

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

15^e Année. N^o 729. — 1^{er} Avril 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLAT.

SOMMAIRE

TEXTE : Le général Lecomte. — Courier de Paris, par Charles Monselet. — Les troubles de Paris. — La Mare aux Prussiens, par Marcel Coussot. — Le Château-Rouge.

— Revue anecdotique, par Lorédan Larchey. — Comment les peuples périssent, par Paul de Saint-Victor. — Départ des derniers marins.

GRAVURES : Le général Lecomte. — La rue de la Paix dans la journée du 22 mars. — Fusion entre un bataillon de

Belleville et un bataillon du 2^e arrondissement. — Aspect de la place d'Armes, à Versailles, depuis l'ouverture de l'Assemblée nationale. — Intérieur du Château-Rouge. — Aspect de la place de l'Hôtel-de-Ville le 27 mars. — Départ des derniers marins par la gare de l'Ouest.

LE GÉNÉRAL LECOMTE

Le général Lecomte, si misérablement exécuté à Montmartre, dans la fatale journée du 18 mars, n'était pas un officier d'un seul mérite, qui est celui de la guerre.

C'était un érudit fort versé dans la littérature ancienne et la numismatique.

Il savait utiliser les heures que ne lui demandaient pas les exigences du service militaire et que son intelligente ardeur consacrait aux études de l'histoire et de l'antiquité. Les loisirs que lui faisait sa profession des armes il les donnait aux douces joies du bibliophile. Il aimait à collectionner les livres rares.

Son esprit pouvait hésiter entre les divers systèmes émis sur la question militaire, mais sa probité, jugeant en dernier ressort, lui faisait voir telle qu'elle était la situation que lui créaient les événements.

Il faut toujours, quand le moment est venu d'agir, en venir à la réalité et la réalité, le jour du 18 mars était celle-ci : avant de marcher contre les détenteurs de canons parqués sur la butte Montmartre, le gouvernement avait sacrifié une dizaine de jours à négocier. Tout espoir de conciliation étant évanoui, on résolut d'employer la force et ce même gouvernement fit appel à la garde nationale. Il passa trente-six heures à attendre ceux qui devaient



LE GENERAL LECOMTE

Tué à Montmartre le 18 mars 1871. (D'après la photographie de M. Berthaud.)

se grouper autour de lui, ceux qui devaient empêcher la violence populaire de gêner la liberté des actions dans la vie civile.

M. Thiers et les ministres attendirent vainement. On mit alors sur pied les troupes de ligne et on leur confia la mission d'extirper le germe de la guerre civile.

Le général Lecomte fut chargé de s'emparer des hauteurs de Montmartre.

Son devoir lui disait d'obéir aux ordres du gouvernement. Il obéit. Ses soldats ne lui obéirent point.

Il resta seul en face de ses ennemis qui, pour justifier l'exécution de la rue des Rosiers reprochent aujourd'hui au général « d'avoir commandé à quatre reprises sur la place Pigalle de charger la foule. »

C'est là son crime.

Ce crime, ses ennemis le lui font payer de la vie.

Ceux qui l'ont jugé sans l'entendre, condamné sans appel, fusillé sur l'heure, auront à rendre un compte rigoureux du sang de ce soldat qui venait d'associer ses efforts à ceux qui ont travaillé à délivrer la patrie de ses envahisseurs; de l'avenir brisé de ce général auquel son mérite avait valu le commandement en second du Prytanée de la Flèche.

Aux exécuteurs du général Lecomte l'histoire jettera toujours le sanglant reproche d'avoir infligé le deuil et de poignantes douleurs aux six orphelins que laisse après elle cette nouvelle victime de nos guerres civiles.

LÉO DE BERNARD.

AVIS A NOS ABONNÉS

Les communications étant sur le point d'être rétablies régulièrement, nos abonnés recevront chaque semaine avec le numéro du jour, un ou plusieurs des numéros arriérés, ainsi que les titres, tables et couverture du 2^e semestre de 1870, qui manquent à leur collection. Nous regrettons de ne pouvoir leur faire parvenir immédiatement ces numéros que l'investissement de Paris nous a forcé de ne pas leur adresser en temps utile; la difficulté que nous avons éprouvée à nous procurer du papier en est la cause, nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire promptement.

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement est expiré, ce dont ils peuvent s'assurer par la date portée sur la bande d'adresse, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent éprouver de retard dans la réception du journal.

COURRIER DE PARIS

Montmartre, où s'élabore une partie de l'histoire en ce moment, n'a pas que des pages riantes dans ses annales. Cette éminence de terrain a joué un rôle révolutionnaire à diverses époques. Elle entre d'abord violemment dans l'odieuse par le supplice de Saint-Denis. Plus tard, Henri IV y installe deux pièces d'artillerie, dont il dirige le feu sur ses bons parisiens.

Il faut lire ce récit dans les Mémoires de Sully : « Ayant donc choisi une nuit fort noire, afin de faciliter son exécution et de voir tant mieux l'escopeterie d'un si grand et général attaquement, Sa Majesté s'en alla à l'abbaye de Montmartre. Elle me fit apporter un siège auprès d'Elle, à sa même fenestre. L'escopeterie commença sur la minuit et dura deux grandes heures, avec telle continuation qu'il sembloit que la ville et les faux-bourgs fussent tout en feu, tant ces hommes tiroient, la plupart du temps sans besoin, et cela néanmoins fort esgalement. Quoy que ce soit, nous croyons que qui pourroit faire un tableau de cette nuit-là, où le bruit des voix et des coups d'arquebuses se peut représenter, aussi bien que tant de *bluettes de feu*, il n'y auroit rien au monde de si admirable... »

Admirable! — Etait-ce bien l'opinion du peuple de Paris?

Les canons du vert galant descendus, Montmartre redevenait pendant quelque temps un village pittoresque, fameux surtout par ses moulins par ses sources et par ses carrières. Ces moulins, à vent étaient encore assez nombreux au dix-huitième siècle : c'étaient le Moulin-Neuf, le Moulin-Vieux; ceux de la Poule, de la Lancette, de la Grande-Tour, de la Vieille-Tour, du Palais, de la Béquille, de la Gallette, des Brouillards, de la Fontaine Saint-Denis; puis encore les moulins Radet, Butte-à-fin, Paradis. Il n'en reste plus que deux maintenant; encore, ce ne sont que des squelettes de bois pourri.

Les sources étaient au nombre de quatre : la source Saint-Denis, la source du But, la source de la Bonne et celle de la Fontenelle. Chacune d'elles a laissé son nom à une rue correspondante.

La fontaine Saint-Denis, située sur le versant de la colline, était celle, où selon la tradition, le premier évêque de Paris, après avoir été décapité, s'était arrêté et avait lavé sa tête. L'eau de cette source en conserva la vertu de guérir les fièvres. Toujours d'après la légende, un groupe d'anges environnaient le saint pendant son ablution et chantaient ses louanges. Le lieu où cela se passait fut appelé *les Bourdonnements*; on prétendait qu'à de certaines heures des voix célestes s'y faisaient entendre.

Depuis 1810 seulement, les eaux de cette source, détournées par les travaux d'exploitation des carrières, ont disparu.

La fontaine de la Bonne ou de la Bonne-Eau, au nord-est de la montagne, et la Fontenelle, du côté de la chaussée Clignancourt, sont également desséchées.

Seule, la source du But existe encore. C'était presque un torrent jadis, — au dire de l'abbé Lebeuf; — ce n'est plus qu'un filet d'eau aujourd'hui.

Quant aux carrières, on a fini par les combler entièrement. Elles ouvraient encore, il y a vingt ans, sur le boulevard Rochechouart, leurs perspectives mystérieuses; la plupart offraient des constructions régulières; les voûtes étaient soutenues par des piliers. On les traversait en tous sens. Ces carrières avaient eu trois races très-distinctes de locataires : d'abord les animaux antédiluviens, dont les ossements retrouvés ont fourni de si ingénieuses hypothèses à Cuvier; ensuite les carriers qui y travaillaient à toute heure de jour et de nuit; et enfin, quand les carriers furent partis, les vagabonds de toute espèce en quête d'un asile, c'est-à-dire d'une pierre pour reposer leur front.

Mais reprenons l'histoire politique de Montmartre.

A la veille de la prise de la Bastille, sa compagnie des archers concourut vaillamment au maintien de l'ordre. C'était une compagnie organisée, ayant un uniforme, et se réunissant à des époques déterminées, pour s'exercer au tir à l'arc. Cette garde citoyenne rendit de tels services que l'administration municipale lui délivra un certificat ainsi conçu :

« 16 juin 1790 :

« Nous, soussignés maire, officiers municipaux et procureur syndic, certifions à tous que la *Compagnie de l'Arc*, établie depuis l'année 1748 sur le territoire de Montmartre, s'est montrée, dès le 13 juillet dernier, avec le plus grand patriotisme, et que depuis cette époque elle s'est affiliée à notre commune, où elle a fait le service avec tout le zèle et l'exactitude possibles. En conséquence, nous avons délivré à Messieurs de l'Arc le présent certificat comme un acte de notre justice et de notre reconnaissance, pour leur servir et valoir comme de raison.

« Fait à l'hôtel de la Mairie, le 16 juin 1790 (*Extrait des archives de l'Hôtel-de-Ville*). »

Malgré ce précédent, Montmartre attira peu les yeux pendant la Révolution. L'Assemblée nationale eut un instant la velléité d'établir des batteries d'artillerie sur l'emplacement occupé par l'abbaye des Bénédictines. Elle enjoignit aux religieuses de partir sous un délai de trois jours. Une partie du mobilier fut vendue publiquement; on déposa les objets d'or et d'argent à la Monnaie, le cuivre et le fer dans les magasins de l'Etat, le plomb à l' Arsenal.

L'expulsion de ces femmes suffisait peut-être; la justice révolutionnaire demanda la condamnation de leur supérieure, M^{me} de Montmorency-Laval. Agée de soixante-onze ans, à demi sourde et aveugle, elle fut jetée en prison, et traduite plus tard devant le tribunal pour avoir à répondre sur les préventions suivantes : « La femme Laval, ex-abbesse de Montmartre, a été en cette qualité une des plus cruelles ennemies du peuple, en exerçant, sous le prétexte de privilèges de la ci-devant abbaye, une foule d'exactions et de concussions envers les citoyens qu'elle avait l'audace d'appeler ses vassaux; elle a refusé de prêter aucun serment à la nation, croyant que son nom et son état de religieuse devaient l'empêcher de reconnaître jamais la liberté et l'égalité des hommes entre eux; enfin elle est encore prévenue d'avoir entretenu des intelligences avec les conspirateurs d'outre-Rhin. »

Je n'ai pas à justifier la pauvre dame de ces accusations. Elle subit la peine capitale sur la place de l'ex-barrière du Trône, le lendemain de l'exécution du général Beauharnais, la veille de celle d'André Chénier. — A cette époque, Montmartre avait changé son nom moitié païen, moitié chrétien, contre le nom de Mont-Marat. Il y avait comme un jeu de mots dans cette substitution de syllabes.

Ce ne fut qu'en 1814 qu'on revit les canons sur la butte Montmartre; mais, cette fois, ils y furent montés par le peuple et tournés vers l'étranger pour la défense de Paris. Au 30 mars, le Château-

Rouge servit de poste d'observation; il était occupé militairement par le roi Joseph, qui y présidait le conseil de défense de Paris. On montre encore la chambre du premier étage et la fenêtrée d'où M. Allent, directeur du dépôt des fortifications et chef d'état-major de la garde nationale, surveillait les mouvements de l'armée ennemie et les signalait, minute par minute, aux officiers supérieurs groupés autour de lui.

Vint un moment où les coteaux lointains se couronnèrent d'une ligne de fusils.

Il était alors neuf heures du matin environ.

A midi, de nombreux et épais bataillons commençaient à déboucher dans la plaine Saint-Denis et dans la plaine Saint-Ouen. Le corps d'armée du général russe comte de Langeron, après s'être emparé d'Aubervilliers, se dirigea vers la butte Montmartre, qu'on avait fortifiée à la hâte.

C'était un sombre spectacle; tous les témoins en ont gardé une ineffaçable impression. Un feu plongeant accueillit l'ennemi, qui y riposta par des obus, dont plusieurs éclatèrent jusque dans l'intérieur de Paris, où ils causèrent de vives alarmes. Ce fut à ce moment qu'un aide de camp du duc de Raguse accourut, bride abattue, au Château-Rouge; il venait annoncer l'impossibilité de la résistance, et solliciter du frère de l'Empereur l'autorisation d'entrer en pourparlers avec le prince de Schwarzenberg...

A une heure, le roi Joseph quittait le Château-Rouge.

Ajoutons que, même après le départ du roi Joseph, le combat continua vigoureusement à Clignancourt et à Montmartre. Quatre cents dragons y tinrent longtemps en échec toute l'armée de Silésie, forte de vingt mille hommes de toutes armes. Ces dragons chargèrent avec un incroyable héroïsme, et réussirent plusieurs fois à repousser les alliés.

Hélas! je laisse ici la parole à M. Léon de Trétaigne : « Après les efforts les plus héroïques, le colonel qui dirigeait cette poignée de braves, suppléant au nombre par le courage, voyant que la plupart d'entre eux avaient trouvé la mort dans cette lutte inégale, et que les autres allaient être entourés par les masses débouchant du côté de Neuilly, ordonna de sonner la retraite et fit retirer sa faible colonne en bon ordre. Quelques instants après, les 8^e et 10^e corps de l'armée russe occupèrent Montmartre. Les pièces d'artillerie, tombées au pouvoir de l'ennemi, furent alors dirigées sur Paris, et les quartiers contigus à la butte étaient sur le point d'être bombardés, lorsque l'annonce de la capitulation qui venait d'être signée à Belleville fit cesser les hostilités. L'armée de Silésie bivouaqua à Montmartre pendant la nuit qui suivit le combat et en repartit le lendemain. Elle y fut remplacée par l'état-major du général Langeron, qui y demeura pendant quelques jours. Le reste des troupes russes campa au milieu de la plaine Saint-Denis. »

Depuis ces événements exceptionnels, la butte Montmartre était rentrée dans l'apaisement, et je m'étais accoutumé à la regarder comme un de ces pays innocents, créés en même temps que la *Bibliothèque bleue* et les images d'Épinal. J'aimais, lorsque je passais sur le boulevard des Italiens, à m'arrêter en face de la rue Laffitte, et à saluer du regard l'ancienne tour du Télégraphe, qui apparaissait, dans une verte échappée, au-dessus de l'église Notre-Dame-de-Lorette.

Je sais bien que le Montmartre actuel est tout différent du Montmartre ancien. Il a été aplani, rogné, diminué par tout ses abords. Chaque jour, des maisons montent à l'escalade et l'envahissent. Pourtant, il reste encore quelque chose du vieux Montmartre : il reste un hameau original, perché à une hauteur respectable, avec des rues étroites et tortueuses, des masures toutes noires, des cours qui exhalent des odeurs de laiterie, de vacherie, de crèmerie. Les habitants vous regardent passer avec étonnement par la porte à claire-voie de leurs boutiques.

On arrive à ce hameau escarpé par des escaliers assez nombreux, et dont quelques-uns sont d'un curieux effet, entre autres celui qui s'appelle passage du Calvaire. On y arrive aussi par une suite de rues tournantes, accessibles aux voitures.

Cependant, je ne réponds pas que vous déterminiez une expression de satisfaction bien vive sur le visage d'un cocher, lorsque vous lui jetez négligemment cette indication : « A Montmartre ! place de l'Église ! »

Elle n'a rien de remarquable, cette église ; on va voir, dans le jardin du presbytère, son Calvaire, qui est aussi célèbre que l'était celui du Mont-Valérien. Tout alentour dans la rue des Rosiers, dans la rue de la Bonne, dans la rue des Réservoirs, le long de l'ancien cimetière, se cachent des maisons de campagne ravissantes et ignorées, remplies d'arbres de toute espèce et de tout pays ; des retraites silencieuses, touffues, enceintes de vieilles murailles brodées de fleurs. Le plateau compris entre l'église et les moulins est certainement le point le plus agréable de Montmartre ; le versant qui regarde la plaine Saint-Ouen, ourlé par la rue Marcadet, est tout à fait coquet et riant. Il y a là des ravins, des sentiers, des champs *serieux*, des dâmiers de culture, des cabanes de bonne mine. L'œil embrasse une ligne onduleuse de coteaux bleuâtres, au bas desquels apparaît, entre vingt tuyaux d'usines, la basilique de Saint-Denis, veuve de son clocher.

Je viens de tâcher de décrire quelques-uns des aspects de Montmartre. Avant moi, ils avaient eu leur peintre spécial dans Michel, un artiste peu connu, pauvre, bizarre, qui avait trouvé là sa campagne romaine. Les études de Michel n'étaient guère recherchées et guère payées, il y a trente ans, dans les ventes publiques, où elles se produisaient en assez grand nombre. Il est vrai qu'elles n'offraient rien de bien séduisant : c'étaient des toiles d'une dimension importante, représentant des carrés de sol, la plupart sans accident, des amas de broussailles avec le ciel à ras de terre, un ciel brouillé, profond, triste. Mais tout cela était largement peint, d'un ton juste. Aujourd'hui, les tableaux de Michel sont mieux appréciés ; on les paye, sinon un prix élevé, du moins un prix honorable. Ce sont surtout les artistes qui les achètent. Dans les nouvelles dénominations de rues, j'aurais souhaité de voir la rue Michel, à Montmartre.

Mais de quoi m'occupé-je en présence des événements qui bouleversent la butte maîtresse ! Ils'agit bien, vraiment, de peintres et de toiles ! Le rôle révolutionnaire de Montmartre a recommencé de plus belle....

A propos, j'allais oublier de dire que c'est à Montmartre, dans l'église, qu'Ignace de Loyola et François Xavier avaient prononcé leurs vœux et jeté les premières bases de la Compagnie de Jésus.

Vous voyez que décidément il s'agit de compter avec Montmartre.

Une mort qui a passé presque inaperçue dans ces derniers temps est celle de Montjoye, le peintre-littérateur.

Pourtant, il était bien connu dans le monde artistique, dans les ateliers, dans les coulisses des petits théâtres, et surtout dans les cafés où l'absinthe est bonne, — si tant est qu'il existe de bonne absinthe.

Il y a une vingtaine d'années, Montjoye était un caricaturiste de premier ordre ; il illustrait de charmants dessins le *Pamphlet*, un petit journal devenu extrêmement rare. Il y a quinze ans, c'était un vaudevilliste éperdu ; le Palais-Royal lui doit une de ses farces, *Pulchrisa et Léontino*, en collaboration avec M. de la Rounat. L'originalité, à cette époque, allait le chercher jusque dans sa vie privée :

Dès l'an passé, Montjoye eut ce travers
D'aller au bal en bottes à revers ;

à ce que racontent les *Odes funambulesques*.

Plus tard, cette originalité baissa de plusieurs crans ; Montjoye se débrailla ; il laissa ses cheveux et sa barbe croître à l'abandon. Qui ne l'a vu dans ces derniers temps, avec un grand carton sous le bras, rempli de pochades qu'il cherchait à vendre pour un prix modique ?

Sa décadence doit être attribuée à une douleur secrète ; quelque chose avait dû se briser au dedans de lui. Il y a six ou sept ans, à la suite d'un petit héritage qu'il venait de faire, il alla demeurer à la Varenne-Saint-Maur. C'était pour y trouver la solitude et le silence, — il y trouva Alexandre Du-

mas. C'était bien tomber. Ni l'un ni l'autre ne se connaissaient ; ils devinrent amis ardents.

Montjoye arrivait tous les jours régulièrement chez Alexandre Dumas ; il s'asseyait à une table, devant un verre rempli jusqu'aux bords des larmes empoisonnées de la Muse verte ; il restait là pendant de longues heures, silencieux, buvant, fumant. Quelquefois les secrétaires prenaient leur envolée. Alors Dumas et Montjoye demeuraient en tête-à-tête.

Dumas, qui n'aimait pas à écrire lorsqu'il ne se sentait pas suffisamment entouré, jetait bientôt la plume.

— Montjoye ! s'écriait-il.

— Maître ?

— Laissez-moi vous adresser une demande.

— Laquelle ?

— Combien avez-vous pris de verres d'absinthe aujourd'hui ?

— J'en suis à mon deuxième verre, répondait Montjoye.

— Vous devez avoir une faim atroce.

— Non.

— Bah !

— Je n'aurai faim qu'après le sixième.

— Eh bien ! Montjoye, savez-vous une chose ? continuait Alexandre Dumas.

— Non, disait machinalement Montjoye, accoutumé à ce despotisme de dialogue.

— Il est une heure, n'est-ce pas ?

— Une heure et demie.

— A un verre d'absinthe par heure, il sera cinq heures et demie quand vous aurez faim.

— Assurément.

— C'est donc quatre heures que vous avez devant vous, et quatre heures que j'ai devant moi.

— Eh bien ? disait complaisamment Montjoye.

— Eh bien ! vous ne voyez pas où je veux en venir ?

— Pas encore.

— A ceci : Je vais vous faire à dîner.

Et Alexandre Dumas le faisait comme il le disait : il ceignait un tablier, il allait à la basse-cour et il tordait le cou aux volailles ; il allait dans le potager et il épluchait des légumes ; il allumait le feu, il entamait le beurre, il cherchait la farine, il cueillait le persil, il disposait les casseroles, il jetait le sel à poignées, il agitait, il goûtait, — il recouvrait le tout avec le four de campagne.

Et juste à l'heure indiquée, lorsque Montjoye achevait son sixième verre d'absinthe, Dumas arrivait, ponctuel et triomphal, lui disant :

— Le dîner est servi !

Pendant six mois, Dumas a passé trois ou quatre jours par semaine à faire la cuisine à Montjoye.

Bizarre distraction !

« Devinez ce que c'est, ma fille, — dit M^{me} de Sévigné, — que la chose du monde qui vient le plus vite, et qui s'en va le plus lentement ; qui vous fait approcher le plus près de la convalescence, et qui vous en retire le plus loin ; qui vous fait toucher l'état du monde le plus agréable, et qui vous empêche le plus d'en jouir ; qui vous donne les plus belles espérances du monde, et qui en éloigne le plus l'effet. Ne sauriez-vous le deviner ? Jetez votre langue aux chiens : C'est un rhumatisme. »

Le rhumatisme, en effet ! la douleur voyageuse, capricieuse ; la grimace subite, le rappel brutal à l'humanité. Nous sommes en pleine saison de rhumatismes, — ces fils des premiers beaux jours.

Hélas ! oui, le printemps qui fait repousser les gazons verts, les rameaux verts, fait repousser les rhumatismes, — odieux renouveau !

Le printemps, qui ramène les roses, les jupes roses, les robes roses, les rubans roses, les pêcheurs roses, le printemps ramène les rhumatismes en es-saim. Calamité des calamités !

Le printemps vert et rose, le printemps bleu et blanc, tout rempli de gazouillements, tout traversé de parfums, le printemps se moque de la moitié du monde, c'est-à-dire de tous ceux qui ont des rhumatismes.

Pauvre gens ! je les ai vus prêts à céder au lyrisme universel et être violemment rejetés dans la réalité aiguë. Ils essayent de lever les bras au ciel,

et les bras se refusent à cet élan. Quelques-uns émus jusqu'aux larmes, cherchent leur mouchoir dans leur poche et sont forcés de s'arrêter à mi-course.

« O vieux corps ! s'écrient-ils amèrement ; armure où se met la rouille ; tronc où se tient le ver ! vieux corps, — lâche serviteur de la volonté !

« Chantons les pâquerettes revenues et les lilas fleureurs ! (Aïe ! l'épaule !) Chantons la violette qui se double ! (Oh ! le coude !) Vive le soleil aux rayons encore indécis, aux caresses encore timides ! (Là, là, le genou !) Qu'il doit faire bon dans les jardins aux nuances tendres et vives ! (Miséricorde ! les reins !)

Et, cloués sur leur fauteuil, la jambe étendue sur un coussin, ils se retournent — avec effort — vers leur femme attentive et dévouée ; on les entend dire en soupirant : « Clotilde, ma friction ! »

O rhumatisme ! frère de l'aubépine, sois maudit !

~~~~~ Cependant, naïf que j'étais, j'ai voulu, par un jour de soleil et de verdure, tournant le dos à Versailles, j'ai voulu revoir le chalet de la Porte-Jaune, cette clef du parc de Vincennes.

Mal m'en a pris.

Je me souvenais des bons repas faits en cet endroit, et des promenades autour du lac, dans des fourrés parfumés de violettes.

Je me suis trouvé devant une maison vide et à moitié détruite, devant un lac souillé de mille débris, devant un bois coupé à de larges places.

Encore si ce n'était que cela !

Mais, au détour d'un sentier, un camp de Prussiens m'apparut soudainement. Bavarois au casque de dragons, couchés et devisant sur l'herbe. Des officiers galopèrent à cheval, se défilant joyeusement. D'autres fumaient la pipe et buvaient de la bière, devant deux ou trois jolies maisonnettes abandonnées.

Adieu le paysage, dès lors ! Adieu le soleil clair et l'eau tranquille !

Je cours encore....

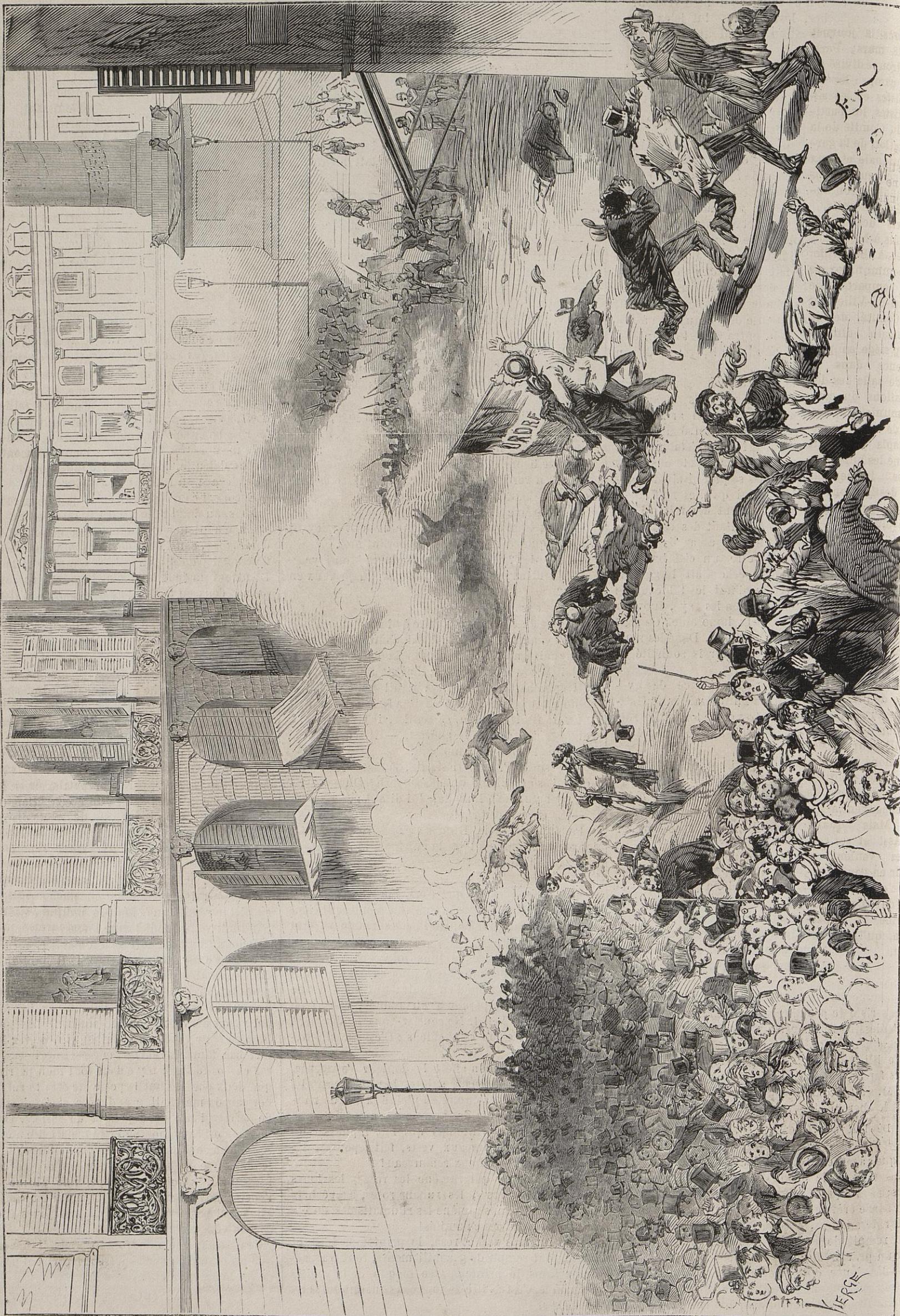
~~~~~ Je ne cherche pas les comparaisons entre les républicains d'aujourd'hui et les républicains d'autrefois ; mais ces comparaisons viennent me chercher, comme d'elles-mêmes ; elles me sont apportées par le hasard ; je ne peux les éviter. Exemple : j'ouvre ce matin un livre de 1837, les *Lettres d'un voyageur*, par George Sand ; mon dessein était d'échapper aux cruelles préoccupations du moment et de me procurer une heure de distraction littéraire. Je croyais être bien sûr de mon affaire ; un volume de voyage ! un livre de la période romantique !

Ah bien ! oui ! Au bout de quelques pages l'auteur m'entraînait à sa suite en pleine politique et en pleine république. Mais la politique de George Sand fait venir le miel aux lèvres ; lisez plutôt ce délicieux fragment adressé à son ami Evrard.

« Écoute : si vous proclamez la République pendant mon absence, prenez tout ce qu'il y a chez moi, ne vous gênez pas ; j'ai des terres, donnez-les à ceux qui n'en ont pas ; j'ai un jardin, faites-y paître vos chevaux ; j'ai une maison, faites-en un hospice pour vos blessés ; j'ai du vin, buvez-le ; j'ai du tabac, fumez-le ; j'ai mes œuvres imprimées, bourrez-en vos fusils. Il n'y a dans tout mon patrimoine que deux choses dont la perte me serait cruelle : le portrait de ma vieille grand-mère, et six pieds carrés de gazon planté de cyprès et de rosiers. C'est là qu'elle dort avec mon père. Je mets cette tombe et ce tableau sous la protection de la République, et je demande qu'à mon retour on m'accorde une indemnité, savoir : une pipe, une plume et de l'encre ; moyennant quoi je gagnerai ma vie joyeusement et passerai le reste de mes jours à écrire ce que vous avez bien fait. »

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que les républicains d'aujourd'hui n'écrivent pas assez de ces belles et douces pages-là.

CHARLES MONSELET.



Fusillade de la rue de la Paix dans la journée du 22 mars, à deux heures de l'après-midi. — (Dessin de M. Vierge, témoin de l'action.)

LES
D

Après
du 18
s'est tro
deux ca
dérallis
paratis
sans
fédérati
de nati
qui ne
reconn
torité
Fort
obtenu
tre et
les co
sont
l'Hôtel
leur Co
lendem
che, y
maner
grande
libérat
sell m
tour d
ble ta
comm
autres
par d
déjà v
de rév
La
memb
porten
d'offic
zation
Cit
dresse
verbal
tions.
On
traité
avec l
questi
Voi
libéra
ques,
ques
fidèles
ter.
M. A
lègues
réuni
cret,
binet
la Sei
mann
trent

LES TROUBLES

DE PARIS

Après la journée du 18 mars, Paris s'est trouvé divisé en deux camps : les fédéralistes et les séparatistes, les partisans du Comité de la Fédération de la garde nationale et ceux qui ne veulent pas reconnaître son autorité et lui obéir.

Forts des succès obtenus à Montmartre et à Belleville, les communaux se sont emparés de l'Hôtel-de-Ville, et leur Comité, dès le lendemain dimanche, y siège en permanence dans la grande salle des délibérations du conseil municipal, autour de cet immuable tapis vert, qui, comme les huissiers, autres immeubles par destination, a déjà vu passer tant de révolutions.

La plupart des membres du Comité portent l'uniforme d'officiers de la garde nationale.

Cinq secrétaires dressent le procès-verbal des délibérations.

On s'occupe du traité de paix signé avec la Prusse, de la question des loyers.

Voilà pour les délibérations publiques, celles où quelques centaines de fidèles peuvent assister. Mais quand M. Assi et ses collègues veulent se réunir en comité secret, c'est dans le cabinet de l'ex-préfet de la Seine, M. Haussmann, qu'ils se retirent.



LES TROUBLES DE PARIS. — Arrivée d'un bataillon de Belleville à la mairie du 2^e arrondissement, le 25 mars.
(D'après nature, par M. Lix.)

La circulation est libre sur la place de Grève, mais l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville est un véritable arsenal, et les canons sont braqués derrière les grilles.

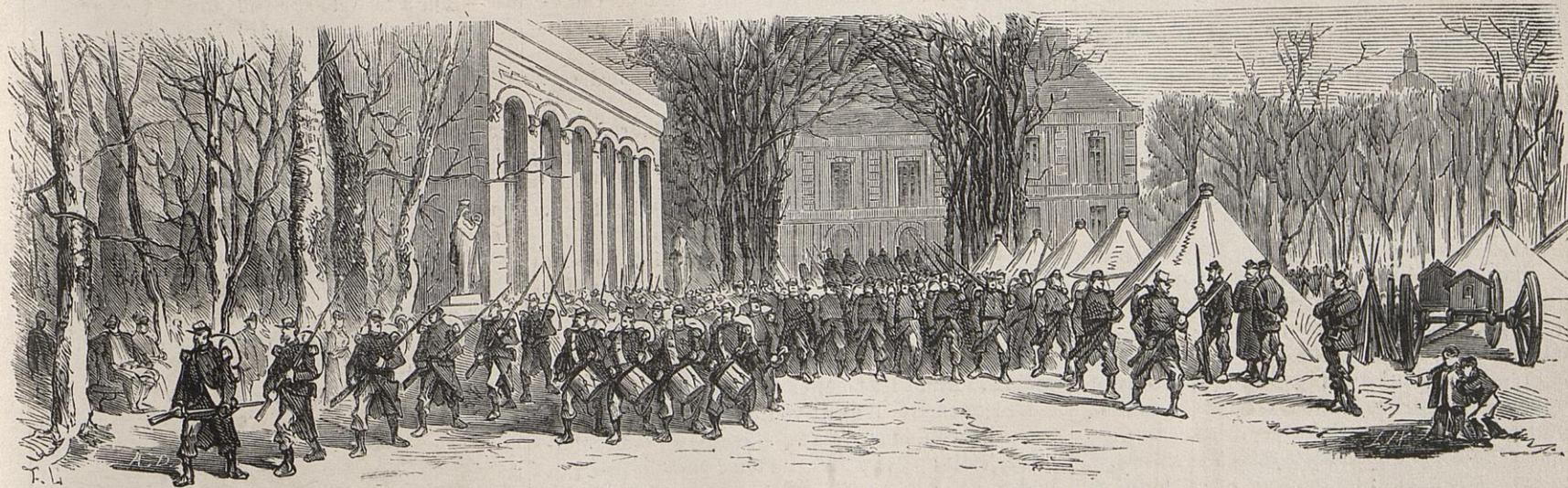
Le temps est magnifique, le soleil éblouissant, et les Parisiens endimanchés se promènent sur les boulevards comme si de rien n'était.

Le Comité ne s'endort pas sur ses faciles lauriers. Il fait occuper par ses bataillons les Tuileries, la préfecture de police, les postes principaux et toutes les mairies, à l'exception de celle du 2^e arrondissement, située rue de la Banque, prise comme centre de ralliement par les bataillons opposants, fidèles au Gouvernement et à l'Assemblée nationale.

Des deux côtés on s'observe, on prend ses mesures.

À Versailles, l'Assemblée et le Gouvernement s'alarment de la situation que fait à la représentation nationale l'état révolutionnaire de Paris. On se met en garde contre une agression possible. Sous le commandement du général Vinoy, 40,000 hommes sont concentrés autour du palais, de la préfecture et dans la plaine de Satory.

Sur la route qui mène du pont de Sèvres à Versailles sont échelonnés des détachements de troupes de ligne, des gendarmes à cheval. Le chef-lieu de



PARIS. — Départ du 43^e de marche quittant le Luxembourg pour se rendre à Versailles.

Seine-et-Oise est en état de défense comme pendant l'occupation prussienne.

Pendant que l'Assemblée rassurée délibère dans le palais de Louis XIV, le Comité de la fédération lance proclamations sur proclamations, ordres sur ordres. Le *Journal officiel* est à lui (on ne sait si c'est avec l'assentiment de M. Wittersheim) et chaque matin le public étonné apprend par cet organe la nomination de délégués de toute sorte à toute sorte d'emplois.

Montmartre et les buttes Chaumont conservent toujours leur aspect de camps retranchés. Les faubourgs sont garnis de barricades, la place Vendôme où siège l'état-major est fortement occupée.

Les fidèles du Comité découvrent et prennent des fusils partout où il s'en trouve, recrutent des adhérents par promesses ou par intimidation. Les soldats qui se promènent par les rues sans trop savoir ce qu'ils ont à faire sont raccolés, enrégimentés. Fédéralistes et séparatistes se les disputent, c'est à qui les embauchera dans ses rangs.

Un régiment de ligne, le 43^e, campait au Luxembourg. Il occupait les baraquements établis sur les terrains de la Pépinière et le jardin. C'était là un fort appoint pour le parti qui pourrait les associer à sa cause. Le Comité pensa à s'attacher ces soldats et à les incorporer dans ses bataillons. En conséquence, il envoya au Luxembourg une partie de ses milices commandées par le général Lullier, un ex-lieutenant de vaisseau, connu pour ses démêlés politiques avec la justice de l'Empire.

A la tête de ses troupes citoyennes, le général Lullier se présente au colonel du 43^e et, en vertu de sa délégation, somme cet officier de se rallier au Comité ou de laisser désarmer ses hommes. Le colonel répond qu'il ne reconnaît en aucune façon l'autorité fédérale et qu'en conséquence il ne donnera à ses délégués ni son appui, ni ses armes. Devant cette attitude, M. Lullier n'a qu'un parti à prendre, se retirer. C'est ce qu'il fait.

Mais le 43^e sans solde, sans approvisionnements ne peut rester dans Paris. Il se décide à sortir de la ville et à se rendre à Versailles, auprès du Gouvernement. L'ordre du départ est donné; les rangs se forment et l'on se met en marche. Sans être nullement inquiet, le régiment traverse les quartiers de la rive gauche en bon ordre, emmenant avec lui quelques pièces d'artillerie qui se trouvaient dans le Luxembourg. Les canons sont gardés de près. Les servants, assis sur les caissons, ont tous le mouquillon au poing, et sont soulevés à droite et à gauche par de fortes lignes d'infanterie.

Le 43^e entre dans Versailles par la grande avenue de Paris et débouche, enseignes déployées et

tambour battant, sur la place d'Armes qu'une grille dorée sépare seulement de la cour du Palais.

Grand émoi et grande joie dans le Gouvernement et parmi les représentants qui saluent de leurs vivats ce régiment et cette section d'artillerie contre lesquels les séductions et les menaces du Comité avaient été impuissantes.

Des députés et un questeur, qui s'étaient portés à la rencontre de ces soldats fidèles, demandent pour eux les honneurs du défilé dans cette cour monumentale aux extrémités de laquelle se dressent, à droite, la *France victorieuse de l'Empire*, sculptée par Maroy; à gauche, la *France triomphant de l'Espagne*, par Girardon; au fond la *Paix*, par Tuby, et l'*Abondance*, par Coysevox et autour de laquelle sont rangées les seize statues colossales des grands hommes qui ont porté si haut la gloire de la France dans la guerre et la politique.

Dans notre numéro de ce jour nous consacrons deux pages à la reproduction de l'aspect grandiose de la cour royale du palais de Versailles. Nous donnons là un dessin d'architecture rare auquel les événements actuels refont une actualité.

Le défilé du 43^e régiment devant les représentants du peuple enthousiasmés et dans un pareil lieu est un de ces faits que le *Monde illustré* ne saurait laisser passer sans charger un de ses plus habiles dessinateurs de le consigner dans sa riche collection. Il a confié cette tâche à M. Vierge, et nos lecteurs verront que l'artiste s'en est brillamment acquitté.

Le gouvernement avait eu la pensée de proposer à l'Assemblée de voter des remerciements aux soldats du 43^e régiment. Il s'est laissé devancer par un député dont la proposition a été votée presque à l'unanimité. Sauf deux ou trois membres, l'Assemblée tout entière s'est levée pour acclamer son vote.

Par contre, M. Jouvenel proposait à cette même Assemblée de faire mettre un crêpe au drapeau du 88^e de ligne, en souvenir de la conduite de ce régiment dans la matinée du 18, à Montmartre.

La proposition de M. Jouvenel ne fut pas accueillie, l'Assemblée pensant qu'il est tout aussi politique de se montrer prodigue d'encouragement et de récompenser, qu'avare de récriminations et de flétrissures.

Pendant que l'Assemblée de Versailles se livrait à la joie causée par l'arrivée du 43^e de marche, à Paris, le Comité de la fédération poursuivait avec acharnement son œuvre révolutionnaire. Il incarnerait le général Chanzy que ses fidèles avaient saisis au moment où le train de Versailles entrait en gare. On insultait sur son passage le

général en chef de l'armée de la Loire qui avait fait tête si fièrement aux Prussiens et qui avait pendant quatre mois travaillé à secourir Paris assiégé.

On traînait de prison en prison ce soldat au sujet duquel M. Thiers a prononcé ces paroles: « Qu'ont-ils à lui reprocher, sinon qu'il est un héros. »

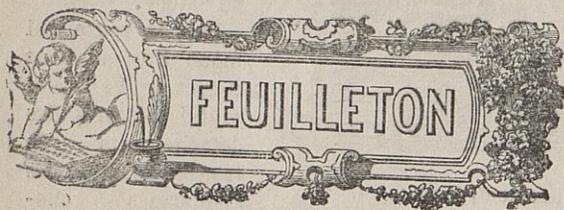
Ce n'est qu'au dévouement de quelques hommes de cœur et d'honnêteté que le général Chanzy a dû de ne pas être fusillé comme les généraux Lecomte et Clément Thomas. Pour obtenir enfin son élargissement, il a fallu que les maires et les députés de Paris insistassent jusqu'à la prière auprès du Comité. Ce n'est qu'après huit jours de séquestration à Mazas que le général a pu retourner à Versailles. Il a fait la route à pied, de crainte d'être encore une fois arrêté en wagon.

Maîtres des principaux postes de la capitale, les bataillons fédéralistes s'emparent des gares de chemins de fer. La ligne de Versailles est principalement occupée. A la gare Mont-Parnasse (rive gauche); à la gare des Batignolles (rive droite) de forts piquets de gardes nationaux stationnent, les fusils en faisceaux, arrêtent, inspectent et fouillent tous les convois qui partent ou qui arrivent. Si le train emporte ou amène des soldats, on les fait descendre. Si on trouve des armes et des munitions, on les saisit. On saisit également les journaux mis à l'index par le Comité, l'*Officiel* de Versailles, le *Gaulois*.

Et la compagnie ne peut se soustraire à cettequisition. Le convoi est-il en vue, vite un sergent, le drapeau rouge en main, se place au milieu de la voie, flanqué d'une escouade de gardes le fusil au port d'arme. Si le mécanicien faisait mine de ne pas comprendre, laissait sa vapeur fonctionner comme à l'ordinaire et n'arrêtait pas le train, immédiatement les chapeaux s'abaissent et tireaient sur lui. Telle est la consigne du Comité et de ses trois délégués au ministère de la guerre.

Ces tracasseries imposées aux voyageurs, la construction des barricades dans les rues, l'occupation militaire des grands quartiers, la circulation interrompue et la stagnation des affaires faisaient dire à tous que cela ne pouvait durer, qu'il fallait prendre un parti, organiser la résistance aux audaces des fédéralistes.

On pensa d'abord aux moyens de conciliation et une manifestation composée de citoyens sans armes et sans uniforme se présenta, le 21, à l'état-major de la place Vendôme occupé par les bataillons du Comité. Cette manifestation venait au nom de l'*Ordre*, faire appel au patriotisme des gardes nationaux et demander la cessation de l'état de guerre



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

XVIII

Pourtant, ce n'était pas la captivité qui l'avait abattu; ses plus grandes douleurs dataient de sa sortie de prison.

Rétrogradons jusqu'à ce moment.

Le Premier Consul avait tenu sa promesse: une ordonnance de non-lieu avait ouvert à Chanvallon les portes de la Conciergerie.

Aucune condition n'avait été mise à sa liberté.

On avait fait mieux; on lui avait offert, toujours d'après les ordres du Premier Consul, un emploi dans un ministère à son choix.

Chanvallon avait refusé.

Ce refus, rapporté à Bonaparte, avait excité sa surprise.

— C'est un original! avait-il murmuré en haussant les épaules; qu'on ne me parle plus de ce monsieur!

Bonaparte n'aimait pas les originaux. Cela se comprend. Il y a une chose que ne peuvent supporter ceux qui se plaisent à étonner: c'est d'être étonnés à leur tour.

Comme on le suppose, le premier soin de Chanvallon avait été de se rendre chez la marquise d'Ermeil.

— Elle est partie, lui avait répondu le concierge.

— Partie! pour quel endroit?

— Pour l'Italie, à ce que j'ai cru entendre.

— Seule?

— Non, avec son mari.

Chanvallon regarda le concierge avec effarement.

— Quel mari? dit-il.

— Le général Lafosse, parbleu!.... Mais vous ne savez donc rien, monsieur Chanvallon?... Au fait, il y a si longtemps qu'on ne vous avait vu!

Chanvallon demeura comme foudroyé.

Toute la nuit, il la passa dans la rue, debout, immobile, devant les fenêtres closes de l'hôtel.

Le lendemain, il avait vieilli de dix ans.

Quel océan de pensées s'était soulevé, avait grondé et s'était apaisé dans cette tête? Nul ne pourrait le dire.

Toutefois est-il qu'après avoir erré quarante-huit heures dans Paris, et particulièrement au bord de

l'eau, Chanvallon s'était trouvé, un soir, sans savoir comment, devant la Comédie-Française.

Il y était entré; et l'on vient de voir la cordiale réception qui lui avait été faite au foyer.

Chanvallon en fut ému jusqu'aux larmes.

— Merci, messieurs; et vous aussi, mesdames, merci... Je ne mérite pas tant de témoignages d'intérêt, en vérité.

— Comme vous voilà changé, mon pauvre Chanvallon! dit la jeune Mars.

— On a raconté sur vous toutes sortes de choses extraordinaires, ajouta M^{lle} Devienne.

— Chut! mesdames, interrompit Florence en mettant un doigt sur sa bouche; cela touche à la politique. N'embarrassez pas Chanvallon, qui est, comme vous le savez, la discrétion même. Le voilà de retour, c'est le principal.

— Oui, Florence, et j'espère bien ne plus vous quitter, dit Chanvallon... Mais m'avez-vous conservé mon trou?

— Certainement, répondit Dugazon en riant.

— Encore une fois, merci....

Et pas plus tard que le lendemain, Chanvallon le souffleur se réinstallait philosophiquement dans « son trou. »

Il soufflait le *Jeu de l'Amour et du Hasard*.

XIX

Nous avons fait d'inutiles recherches pour découvrir quel était ce prêtre dont la ressemblance avec Chanvallon avait amené tant de péripéties. Les pa-

auquel était soumis Paris et les Parisiens. Tout ce qu'on put obtenir ce fut la liberté de traverser la place Vendôme.

Rendez-vous fut pris pour le lendemain mercredi, 23 mars, sur la place du nouvel Opéra. On espérait être en plus grand nombre et on comptait sur la présence de l'amiral Saisset que le gouvernement venait de nommer général en chef de la garde nationale.

Le lendemain, en effet, la foule était énorme. La manifestation se faisait importante. Plus de vingt mille citoyens de toutes conditions, en costume bourgeois et en uniforme de garde nationale, mais tous sans armes, étaient groupés depuis la place de la Madeleine jusqu'à celle de l'Opéra.

A deux heures précises, la manifestation, l'amiral Saisset à sa tête, se met en marche sur le boulevard. Au premier rang, un sous-lieutenant du 1^{er} bataillon, M. Reinhardt, croyons-nous, tenait un drapeau tricolore déployé sur lequel se lisaient ces mots :

Vive l'Ordre!

Vive la République!

La foule, toujours calme, s'engage dans la rue de la Paix. A la hauteur de la troisième maison, la manifestation s'arrête, et l'amiral Saisset fait demander un moment de silence :

« Messieurs, dit-il, j'arrive de Versailles. Le Gouvernement que vous vous êtes librement choisi vient de me nommer commandant en chef des gardes nationales de la Seine... »

Il n'a pas achevé le dernier mot que des coups de fusils se font entendre. Les cris, le tumulte l'empêchent de continuer. Le porte-drapeau se jette immédiatement devant l'amiral pour le protéger de son corps; mais il est bientôt séparé de lui, car une vive fusillade part des rangs des fédéralistes et tue ou blesse une cinquantaine de personnes. A ces brusques détonations, un cri d'indignation part de toutes les poitrines; tout le monde veut fuir, le désordre est indescriptible, et l'amiral Saisset est entraîné. Le drapeau de la manifestation est troué de deux balles, une troisième atteint la hampe.

L'épouvante est dans tout le quartier, les boutiques se ferment sur les boulevards et dans les rues, la stupeur est au comble, chacun voyant dans cette fusillade de la place Vendôme le premier acte de la guerre civile.

Le Comité de la fédération a voulu disculper les siens de ce massacre odieux, qui, dans une foule inoffensive fait dix-sept morts et une trentaine de blessés. Il a prétendu, dans l'enquête qu'il a publiée dans son *Officiel*, que ses sentinelles ont été désar-

mées, que des coups de fusils ont été tirés des fenêtres des maisons voisines sur les bataillons massés sur la place; qu'enfin dix sommations avaient été faites à la manifestation avant qu'eût lieu la tuerie.

La contre-enquête faite auprès des personnes qui faisaient partie de la manifestation et qui se trouvaient au premier rang dément de la manière la plus formelle les assertions du Comité.

Le jour se fera sur cette impardonnable agression, et la justice de l'histoire renverra à ses auteurs la responsabilité d'une atrocité si antipatriotique.

A la suite de la fusillade de la rue de la Paix, la guerre semble déclarée dans les deux camps. Fédéralistes et séparatistes organisent la résistance.

La place Vendôme est mise en état de défense. A l'entrée de la rue Castiglione et de la rue Neuvedes-Petits Champs se dressent des barricades avec les pavés des trottoirs. Des canons sont mis aux embrasures et la place fourmille de gardes nationaux inféodés au Comité.

Les autres, les bataillons séparatistes, se massent dans leurs quartiers respectifs, bien décidés à les défendre. La mairie du 1^{er} arrondissement, située à côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, le Palais-Royal, la Banque sont occupés et des sentinelles posées aux coins des rues qui aboutissent à ces divers endroits. La circulation est interdite dans ces quartiers du centre. La Bourse est le quartier général de la résistance des partisans de l'ordre, et l'amiral Saisset fixe son état-major dans la gare Saint-Lazare.

La lutte paraît imminente, et on s'attend à chaque heure, à chaque moment, à voir couler le sang français dans les rues de Paris.

Mais le calme se fait. Les maires de Paris, les députés s'interposent entre les deux partis, prêchent la conciliation et des concessions réciproques. Des symptômes rassurants se produisent. Le vendredi, vers quatre heures, des bataillons de l'Hôtel-de-Ville, menant avec eux canons et mitrailleuses, se présentent devant la mairie du 2^e arrondissement. Arrivés devant les factionnaires, deux officiers fédéralistes se détachent et demandent qu'un délégué soit admis auprès des maires réunis en ce moment rue de la Banque. Le délégué entre et pose aux maires la question de l'acceptation des élections municipales. A la réponse affirmative des maires, le délégué répond qu'on n'est pas loin de s'entendre.

Les tambours battent aux champs et les clairons sonnent. On crie : Vive la République! vive le

conseil municipal! Ce ne sont d'un côté et de l'autre que des acclamations, des effusions, de chaudes poignées de main.

A peu près à la même heure, un bataillon du Comité, commandé par le général Brunel, arrive avec trois canons à la mairie de Saint-Germain-l'Auxerrois. Là il s'arrête et fait le salut militaire au bataillon de garde, qui le lui rend.

Le général Brunel, le commandant Protat et un lieutenant entrent seuls à la mairie, d'où ils sortent un moment après avec les adjoints Méline et Adam, en se serrant mutuellement la main. Les bataillons fraternisent, les rangs se confondent, la paix est faite, ou du moins on l'espère.

La fusion était, en effet, près de se conclure. Une seule difficulté restait à résoudre. Le Comité tenait pour que les élections eussent lieu dimanche, 26; les maires et les députés de Paris trouvaient que le terme était bien rapproché et demandaient un plus long délai.

S'entendit-on ou ne s'entendit-on pas définitivement? On ne le sait guère. Toujours est-il que le samedi matin le Comité convoquait les électeurs par affiche pour le lendemain, et que dimanche les élections ont eu lieu.

Ainsi que l'avait décidé le Comité de la fédération, le scrutin a été ouvert le dimanche matin dans les vingt arrondissements de Paris.

Les abstentions ont été nombreuses. On parle du chiffre de 250,000.

Ainsi quel'ambitionnaient les hommes du 18 mars le succès a été acquis aux membres du Comité et aux affiliés de l'Internationale.

Ce succès, cette victoire ont été célébrés lundi sur la place de l'Hôtel-de-Ville, à coups de canon.

Paris a donc aujourd'hui son Conseil communal, sa Commune.

Ce Conseil communal, cette Commune vont-ils établir enfin dans la capitale un régime régulier qui donne à l'industrie, au commerce, la sécurité qu'ils réclament et dont tous nous avons le plus grand besoin?

Avec la sécurité commerciale et industrielle, aurons-nous la sécurité sociale qui entoure d'une protection efficace le travail, la propriété, l'individualité de chaque citoyen?

Il faut qu'on nous le dise et surtout qu'on nous le prouve par des actes.

Allons, citoyens du Comité et de la Commune, parlons un peu moins de Robespierre et agissons un peu plus en Washington.

MAXIME VAUVERT.

piers de ce dernier sont muets là-dessus. Nous avons hésité entre plusieurs noms fameux.

Notre intention n'est pas de suivre Chanvallon dans tout le cours de son existence; nous nous contenterons de mettre en ordre quelques-unes de ses notes les plus curieuses.

En voici une qui a trait à Bonaparte, devenu Napoléon I^{er}.

Bouilly, le Bouilly de l'Abbé de l'Épée et de *Fanchon la Vieilleuse*, vient de me raconter l'étrange accueil qui lui a été fait, il y a quelques jours, par l'empereur.

Je n'en ai pas été surpris.

Très-lié avec Joséphine, au temps où elle n'était encore que M^{me} Bonaparte, Bouilly avait vu sa faveur se continuer auprès d'elle lorsqu'elle eut ceint la couronne. Commensal de l'hôtel Chantereine, il fut invité à venir à la Malmaison.

Après avoir hésité pendant quelques semaines, — comme s'il avait eu un pressentiment de ce qui devait lui arriver, — Bouilly se décida à aller faire sa cour à la nouvelle impératrice.

Indépendant et peu soucieux de l'étiquette, bien que parfaitement élevé, notre littérateur eut l'idée malencontreuse de se présenter en chapeau rond. La bonne Joséphine n'y prit pas garde; d'ailleurs, on était au milieu de la journée, et l'empereur n'était attendu que pour le soir. Bouilly avait sans doute compté sur cette absence.

L'impératrice lui proposa un tour dans le parc. Il accepta avec empressement.

Il y avait un quart d'heure environ que nous nous promenions en tête-à-tête, — c'est Bouilly qui parle, — Joséphine, à laquelle je donnais le bras, m'avait fait visiter sa serre et sa ménagerie; elle avait même voulu que je donnasse à manger à ses deux magnifiques cygnes noirs. Tout à coup, au détour d'un massif, quel est notre étonnement en apercevant Napoléon.

— Seul?

— Non, avec Duroc. Nous nous arrêtons court. Il en fait autant et fronce le sourcil. Je devinal sans peine qu'il était froissé de ce qu'un simple particulier en frac uni et surtout en chapeau rond osât donner le bras à l'impératrice des Français. « Parbleu! madame, s'écria-t-il, vous recevez ici toute espèce de monde! » A ces mots d'une grossièreté sans égale, le rouge de l'offense me monta au visage, et j'allais me séparer de Joséphine lorsque je sentis son bras retenir le mien. « Au moins, madame, — reprit l'empereur; ne pouvant maîtriser sa colère, — devriez-vous faire poser un troac à la grille du parc, afin que tous vos visiteurs y pussent déposer une offrande en faveur des pauvres de Rueil! »

Napoléon n'avait pas toujours la plaisanterie légère; j'ai pu le constater à plusieurs reprises.

Bouilly continua :

— Mon embarras était au comble; cependant, fier de la protection de Joséphine, je restai la tête haute. Duroc, redoutant quelque éclat fâcheux, crut devoir, par quelques coups de coude, me rappeler à la prudence. Napoléon n'y put tenir, et se plaçant devant moi, comme un lion qui va dévorer sa proie :

« Après tout, que demandez-vous ici? — Sire, répondis-je avec dignité, je ne suis pas de ceux qui demandent. — Expliquez-vous! — Sa Majesté l'impératrice peut seule me justifier. — Et comme vous rirez tout à l'heure de votre emportement! » ajouta Joséphine sans se départir de son calme sourire.

Cette fois l'empereur se tut. Il comprit qu'il s'était abandonné trop facilement à sa véhémence ordinaire, et nous nous dirigeâmes tous les quatre vers le vestibule du château. Là, je dégageai respectueusement mon bras, et je me disposai à prendre congé; — mais lui, changeant soudainement de ton et de visage, me dit, en me désignant Duroc et les officiers qui venaient à sa rencontre : « Eh bien! n'entrez-vous pas avec eux dans la salle de billard? » Malgré son tour gauche, c'était une sorte de réparation qu'il m'offrait.

— Vous acceptâtes?

— J'aurais eu mauvaise grâce à ne pas le faire. D'ailleurs, en ma qualité d'auteur dramatique, j'étais très-curieux de voir le dénoûment qu'allait prendre cette aventure. Tandis que Napoléon et Joséphine s'acheminaient vers la bibliothèque, j'entrai donc au billard avec tous les aides de camp. « Êtes-vous fou, me dit alors Duroc, de vous être joué ainsi de la patience de l'empereur? — C'en est point moi qui me suis joué de lui, répondis-je, mais bien l'impératrice, qui, tout en l'amusant, m'a fait passer un de ces quarts d'heure critiques dont je ne perdrai jamais la mémoire. » Duroc me demanda mon nom, et, après quelques compliments, il ne put s'empêcher d'approuver ma con-



VERSAILLES. — Aspect de la place d'Armes depuis l'ouverture des séances de l'Assemblée Nationale. — Arrivée par l'avenue de Paris du 43^e et du 69^e de marche. (Dessins par M. Vierge.)

LA MARE AUX PRUSSIENS

NOUVELLE

[Suite]

— Oui, oui, dit le vieux, et la clef au cousin Jean Diot ?

— Dans le trou de la Varlopière, acheva Mathurin.

Ils échangèrent, avec leur dernière poignée de main, un sourire qui me parut singulier.

Nous partîmes donc gaiement, le vieux Bancroche approcha ses mains l'une contre l'autre et s'en fit un sifflet, à l'aide duquel il imita, à s'y méprendre, le cri sinistre de la chouette auquel Mathurin

répondit fidèlement. Puis Bancroche entonna un vieux lied poitevin dont nous ne nous lassions pas de rire.

Il scandait de sa voix rauque :

En revenant de vers Neuville
Que je montions dessus Poitiers,
Le disions que de quies côtés
O ly avait tant belle ville,

N'ai ja vu quelle ville, mé,
Les maisons m'en ont empêché !

— Allons, Sultan, fainéant, enquête .. lancez-le, notre monsieur, les perdrix déjeunent sous bois dans les clôtures; je vas avoir à tenir mes braillands (chiens courants) qui sentent le poil dès le matin à des lieues à la ronde.

Paul fit un signe; Sultan et la Diane se partagè-

rent la quête, chacun d'un côté du sentier que nous suivions.

Le vieux Bancroche reprit sa chanson poitevine :

Y avait ben un grand homme de pierre
Tout au mitant d'un grand carria,
Le disions qu'ol tait notre roi
Quiou qui faisait si ben la guerre

Y l'y outis ben mon chapia
Le me regardit seulement pas.

Le Vendéen s'interrompit en ce moment pour m'avertir.

— Eh! monsieur, me dit-il, vous ne voyez donc pas la Diane en arrêt; pensez-y donc, la compagnie n'est pas loin, et allez doucement, la bête est solide.

J'étais, en effet, bien moins pris par les yeux que par les oreilles.

— Va, dit Paul, Sultan rencontre aussi, nous allons étrener en même temps.

J'apprêtais mon fusil et me dirigeai vers la Diane. Je la voyais immobile et le fouet roide et le nez à terre.

J'entendais de loin la voix rauque de Bancroche qui continuait :

J'avisais qu' o ly avait presse
Dans une église vous y entris,
Y avait dos prêtres en blancs habits,
L'débadigoulions la grand messe
Y croyais qu'o serait tot fait
Mais do diable si o finissait.

— Bellement, la Diane, bellement, cria le Vendéen... tout beau... Va!

J'étais derrière la petite bête.

Soudain un fracas se fit entendre, une douzaine de perdrix prirent leur vol.

Frrrrrrr!

Pin-pan! J'abattis mon arme; trois victimes s'agitèrent convulsivement dans les herbes jaunies.

— Bien joué, ma foi, applaudit Bancroche... à vous, là-bas, monsieur Paul!

La Diane me rapporta mon gibier en travers de sa gueule, fière et heureuse.

De l'autre côté du sentier, j'apercevais Sultan à l'arrêt dans le champ voisin et Paul qui s'apprêtait à faire feu.

Un lièvre parti... il le manqua... c'était un animal magnifique.

— Voilà mon affaire, dit Bancroche, je le retrouverai moi, ce bouquin!

Il découpla ses braillands. Paul et moi nous nous rejoignîmes.

Le Vendéen remit ses couples sur la piste et reprit sa chanson :

Le fasions toutes sortes de mines
Torsions la goule, tapions dos pieds,
Par la quoue un grand enragé
Buffait une gronsse vermisse
O y avait un grand cabinet
Qu'était tout plein de flageolets.

Les chiens se turent sous bois, le Vendéen emboucha sa trompe.

Il détacha quelques notes, nous entendîmes aussitôt la voix de ses chiens.

— Ils vont bien, ces petiots, dit-il; entendez, monsieur Paul, avant dix minutes, le gars reviendra à son lancer. Attendez-vous-y.

Et il reprit avec un nouvel entrain :

Le chantions tretons à pleine tête,
Tout comme des chiens qui se battient

Y comptais que le se mordront
Un d'eux avait une baguette.
L'eux faisait signe que l'se taisaient
Pus l'on faisait, pu le braillont.

Bancroche ne cessait son couplet que pour écouter la meute, il reprit bientôt d'un air satisfait :

L'avions ben dessus leurs échines
Dos mantiaux d'or qui treuisaient,
Dos fanfreluche et cotillons
Qui leur baillaient ben fière mine,
Dos marauds tondus comme dos œufs.
Chantiont menu comme dos chevaux.

— Allons, nos messieurs, entendez-vous la randonnée; je le disais, voici le gars qui revient, rentrez au champ et vengez-vous, monsieur Paul.

Le teniont pendus per dos ficelles
Tout comme des réchauds qui fumions
Que que dans un petit pot prenions
On faisait fumer de merveille
Qui n'aurait jà pris garde à sè
L'eux auriont sangliè per le nez.

— Tahiant! Tahiant! Tahiant! — Attention, monsieur Paul, guettez bien!

Un d'eux avait sur ses oreilles
Comme une espèce de soufflet
O ressemblait à nos bornets
Le jour qu'abrechos nos abeilles
Les autres de li se moq iont,
A tout moment le decoiffiont.

Les hurlements de la meute se rapprochaient; le père Bancroche arma sa carabine, et n'en acheva pas moins sa chanson.

Au dernier vers, un bruit se fit dans la haie, et nous vîmes détalier, l'oreille couchée, le lièvre manqué par Paul.

Il le manqua encore de ses deux coups.

— Vous allez trop vite, notre monsieur, dit le Vendéen, vous ne le toucheriez seulement pas dans vos culottes.

Il épaula sa carabine, visa et fit feu.

Le pauvre lièvre se pelotonna, culbuta et roula immobile au milieu d'une luzerne qu'il ébouriffa de ses griffes dans une suprême convulsion.

Bancroche le ramassa paisiblement et rappela ses chiens.

Le ciel paraissait s'obscurcir; nous apercevions au-dessus de nous un gros nuage sombre qui nous inquiéta.

— Laissez-faire, nos messieurs, dit Bancroche, nous voici près de la Varlopière et je compte qu'à onze heures nous y déjeunerons royalement. Mais il nous faudrait encore quelques pièces, gibiers d'eau et cailles; avec votre permission, la compa-

gnie sera nombreuse, voulez-vous que nous sortions du bois?

Nous nous mîmes à longer la forêt en cheminant dans les terres dépouillées de leurs récoltes et tellement garnies de gibier que Paul abattit en moins d'une demi-heure cinq ou six belles cailles. A dix heures, l'orage montait, nous nous trouvâmes arrêtés dans notre marche par un étang vaste et qui semblait très-profond.

— Nous voici arrivés à la Varlopière, nos messieurs, dit Bancroche, il peut tonner tant qu'il voudra désormais, nous sommes chez nous et le maître de céans, M. Paul, ne connaît seulement pas ses richesses.

— Cet étang est à nous? dit Paul.

— Pardienne, fit Bancroche, et la ruine qui est là dessus aussi!

Il tendit sa main sur la droite où se dressait une sorte de falaise difficile à bien découvrir à travers le feuillage épais.

— Vous ne connaissez pas votre métayer, notre monsieur, je vais l'appeler.

Bancroche rapprocha ses deux mains l'une de l'autre et fit entendre le huhulement de la Chouette.

Nous écoutâmes.

Un cri semblable répondit à une courte distance et nous vîmes bientôt un bateau plat, monté par un homme dont les allures empruntaient énormément à celles de Bancroche, se diriger de notre côté.

III

LE COUSIN JEAN DIOT

Bancroche triomphant grommelait :

— Je savais bien que mon ami Jean n'était pas sourd.

Dès que l'homme au bateau aborda près de nous, il nous fit un salut semblable à celui de Bancroche, voire un coup de poing dans son bonnet de laine bure, coiffure à peu près uniforme des vendéens de cet âge et serra la main de son camarade et ami.

— Bonjour, cousin Jean Diot, dit ce dernier, y a-t-il du nouveau sous la roche?

— Non, fit l'homme du marais, les gars pêchent l'anguillette là-bas, à la bonde, sous l'ancienne métairie.

— Et la maîtresse Diot?

— Elle est sur le chaume, à veiller ses oies, nous allons la faire venir.

— Et la cave? demanda Bancroche.

— Baptiste! Baptiste! dit l'étranger en se récriant; ajoutez aussi que la pièce est de Baptiste, et ce sera complet.

La petite Mars fait peu de progrès; elle est toujours aussi glaciale que par le passé. Il est douteux qu'elle puisse jamais atteindre aux premiers emplois, que la faiblesse de sa complexion semble d'ailleurs lui interdire.

On soupe fréquemment chez Dazincourt, et il me fait quelquefois l'honneur de m'inviter.

C'est à l'un de ces soupers que fut baptisée — ou plutôt rebaptisée — une jolie débutante, devenue une de nos meilleures pensionnaires.

On lui trouvait un nom trop bourgeois, et l'on s'était réuni pour lui en chercher un autre. Chaque convive proposait le sien, qui était discuté; on n'avancé pas. Ce fut alors que la jeune fille, impatientée, tendit son verre, en disant :

— Bah! versez-moi plutôt une rasade de Volnay! Volnay! s'écria Dazincourt: ne cherchons pas davantage; voilà le nom qu'il lui faut!

Aussitôt tout le monde d'acclamer.

— Belle Volnay, dit Dupaty expert dans l'art du madrigal, votre talent ne peut manquer d'acquiescer autant de goût et de charme que ce vin délicieux; de même qu'il est le bouquet de la Bourgogne, vous serez un jour le bouquet de la Comédie-Française. L'horoscope s'est réalisé.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)

duite. On me proposa une partie à quatre. Était-ce le sentiment de mon audace envers le pouvoir impérial qui donnait à mon jeu plus de force, plus d'aplomb? Bref, je me défendis contre les aides de camp de l'empereur aussi heureusement que je m'étais défendu contre leur maître.

Celui-ci arriva au moment où je venais d'exécuter plusieurs bloqués, ce qui lui fit dire en souriant : « Il paraît qu'il est en train de battre aujourd'hui tout le monde ! » Il me fut aisé de comprendre que Joséphine avait dissipé l'orage. « M. Bouilly, me dit-il quelques instants après en m'emmenant à l'écart, j'ai vu quelques unes de vos productions; vous avez du talent, l'impératrice vous lit avec plaisir; qu'est-ce que je peux faire pour vous? » Je sentis que je touchais à l'instant de ma revanche. « Sire, je n'ai besoin de rien, répondis-je; placé au milieu de l'échelle sociale, je ne tiens ni à monter ni à descendre; je me trouve heureux dans mon petit coin de terre à mi-côte, où, comme Tacite, je ne crains rien des hommes ni des dieux. »

L'empereur sembla choqué de cette réponse; son visage s'assombrit. Je ne voulus pas pousser plus loin ma rancune, et reprenant la parole : « Il est cependant une faveur que je solliciterais de votre Majesté, si je l'osais. — Ah!... et laquelle? — Ce serait un édit, signé de votre main impériale, comme vous en écrivez sur l'affût d'un canon. — Un édit? — Ne contenant que ces lignes : *De par Napoléon le Grand, défense est faite à tout parterre de la capitale et de la province, de siffler les pièces de Bouilly lorsqu'elles ne seraient pas bonnes.* »

Cette supplique parut si inattendue à l'empereur qu'il ne put retenir un éclat de rire. Il mit familièrement sa main sur mon épaule et prononça ces paroles, qui me furent plus précieuses que toutes les faveurs dont il aurait pu me combler : « Allons, vous êtes un véritable homme de lettres ! »

Voilà ce que Bouilly m'a raconté tout à l'heure.

Il est incapable d'altérer la vérité.

Je l'ai beaucoup félicité sur sa présence d'esprit et sur sa noble fierté.

Excellente représentation du *Glorieux*. — Baptiste aîné a rarement mieux joué; il a mis moins de roideur et plus de vernis que d'habitude dans le comte de Tuffières.

Il y eut un temps où ces Baptiste si nombreux formaient à eux seuls la moitié de la troupe. Un étranger, assistant à une représentation qui les réunissait, s'avisait d'adresser les questions suivantes à son voisin :

— Quel est, je vous prie, l'acteur chargé du premier rôle?

— C'est Baptiste aîné.

— Pourriez-vous me nommer l'amoureuse? Elle a du mordant.

— M^{lle} Baptiste.

— Et celui-ci, grimé si plaisamment?

— Baptiste cadet.

— Connaissez-vous l'actrice qui représente la duègne?

— Assurément; c'est M^{me} Baptiste.

— On n'y touche que quand tu viens, cousin, —
à moins de grosses fièvres — la clef est dans le

trou.
Les deux hommes se mirent à sourire de ce même air narquois que j'avais remarqué déjà sur les traits de Mathurin, l'hôtelier de la Flamme-Rouge.

Nous abordâmes alors à une immense roche escarpée et qu'il nous fallut péniblement gravir pour arriver à une habitation en quelque sorte souterraine, mais vaste et bien appropriée, formée par une caverne naturelle.

C'était la demeure de Jean Diot et de sa famille.

Au-dessus de la roche, nous aperçûmes, Paul et moi, des pans de murailles entiers, debout encore, couverts de mousse et soutenant des débris de soliveaux qui paraissaient avoir été rongés par un incendie.

Sous nos pieds s'étendait le marais, couvert d'îlots touffus et se perdant au loin dans la forêt, entre les arbres resserrés.

Baneroche nous fit remarquer les avantages de ce balcon naturel, solide et commode.

— Voyez, nos messieurs, dit-il, vous avez devant vous l'étang aux Prussiens, la mare, comme on dit au pays.

C'est le bien le plus en rapport de toutes les propriétés de madame; mon cousin Jean Diot, qui le pêche et le garde, lui vend bon an mal an, pour plus de mille écus de brochets, carpes, tanches, anguilles, anguillettes et perches. Il y a, tout autour, des fossés garnis d'écrevisses... n'est-ce pas, Jean Diot?

— Sans compter les râles, poules d'eau, canards sauvages et sarcelles que les maraîchers et coquetiers de Nantes et de Poitiers m'enlèvent par mannes, tout l'hiver, dit Jean Diot; l'étang est si gras que le poisson y vient comme de l'herbe.

Baneroche ne put encore s'empêcher de sourire :

— Nous les avons appâtés un temps qui fut, cousin, lui dit-il, te souviens-tu du 16 septembre 1816? Ce fut une belle soirée; complète avec son feu de joie.

Le vieux Vendéen grinça des dents plutôt qu'il ne sourit.

Il atteignit une corne de bœuf pendue sur la cheminée et dit :

— Cousin, je vais appeler la bourgeoise et ses enfants, il faut qu'il y ait fête encore aujourd'hui à la Varlopière, d'autant que monsieur et toi vous y êtes, ce qui ne vous arrive que trop rarement, sans reproche.

Nous déposâmes notre attirail sur la table de chêne massif qui occupait le milieu de l'habitation souterraine.

Debout sur la plate-forme du rocher, Jean Diot soufflait les appels bruyants de sa corne que répétait au loin l'écho de la forêt.

Nous ne tardâmes point à voir la maîtresse Diot revenir, et après elle ses enfants. Ils apportaient tous de beaux visages, francs, loyaux, éclairés de l'aménité joviale qui plaît aux hôtes inaccoutumés.

Tous s'inclinèrent devant nous avec une respectueuse déférence et embrassèrent le cousin Baneroche.

— Et vous, enfants, dit ce dernier, avez-vous fait bonne matinée?

Les uns sortirent de dessous leur saye de toile une poche de filet maillé contenant du gibier de marais, d'autres montrèrent, enfilés par l'ouïe, le long d'un osier, des chapelets de poisson frétilant encore.

— Nous allons bien déjeuner, nos enfants, sûrement, dit Jean Diot, j'ai aussi ma réserve dans l'arche — et vous pourrez prendre vos aises, car le temps est sombre, l'orage monte, et je vous défierais de vous mettre en route avant trois heures, le vent de mer souffle, et ne tombera pas d'ici là.

— Le vent sert nos idées, cousin, fit Baneroche, nos messieurs ne sont pas fâchés de regarder la mare aux Prussiens, qui les intrigue depuis la matinée. En attendant, les gars peuvent fouiller nos carnassières où il y a du gibier à joindre aux poissons de l'étang, pour que la cave de la Varlopière fasse fête complète, comme il y a aujourd'hui

trente-huit ans, jour pour jour... celle-ci, du moins, ne sera pas entachée de tristesse.

Jean Diot fit un signe et la famille tout entière se mit aux apprêts du festin.

Les gars plumaient le gibier, allumaient le feu, écaillaient le poisson, Marguerite, la fille de Jean Diot, belle et forte enfant d'une vingtaine d'années, préparait tous les ustensiles de cuisine, pendant que sa mère fouillait coffres et armoires pour atteindre le linge de table et les couverts.

Quant à Jean Diot lui-même, il enfonça sa main dans un creux du rocher tout bourré de mousse, et en retira une clef énorme et énormément rouillée.

Il regarda Baneroche et lui dit :

— A nous deux, cousin, tu connais mieux les bons coins que moi, puisque c'est toi qui les a garnis.

Ils s'évadèrent ensemble et ne revinrent qu'au bout d'un quart d'heure entourés de bouteilles comme Cyrano de Bergerac, le jour de son ascension à la lune.

Je disais, cependant à mon ami Paul :

— Que diable ya-t-il donc là-dessous, — la mare aux Prussiens — il me paraît y avoir dans ce vocable tout un bon gros drame.

— Tu as le flair soupçonneux comme un limier de police, me dit Paul, qui est très-myope, vrai, tu ferais mieux que moi de te lancer dans la magistrature; tu vois un double fond à n'importe quel chapeau. Que veux-tu qu'il y ait de mystérieux sous une dénomination pareille?... La mare aux Prussiens! c'est aussi vague pour moi que tant d'autres... cherche donc une étymologie à la Varlopière... Tout cela n'appartient pas tant à l'histoire qu'au caprice.

— Point si caprice que cela, notre monsieur, dit la maîtresse Diot qui tournait autour de nous, je me souviens du baptême, vous n'en avez pas ouï parler, vous qui êtes jeunes... Mais que le bon Dieu préserve le pays de jamais revoir pareilles aventures, ce n'est pas à désirer, allez!

MARCEL COUSSOT.

(A continuer.)

LE CHATEAU-ROUGE

Ce n'est pas le moment de rire.

Si, par impossible, nous venions à l'oublier, les derniers sanglots des victimes tombées rue des Rosiers et sur la place Vendôme, nous rappelleraient bien vite à la pudeur.

Ce n'est pas davantage le moment de danser. Il n'y a qu'à étudier notre gravure qui reproduit l'aspect actuel du Château-Rouge, ce bal moins bruyant que la Closerie-des-Lilas, moins demi-monde que le jardin Mabille, mais qui avait bien aussi sa gaieté.

Situé à l'extrémité de la chaussée Clignancourt, cet établissement de chorégraphie publique est d'ordinaire le rendez-vous des grisettes (si grisettes il en reste encore) de Montmartre. Pour la clientèle dansante, il fait vis-à-vis à l'Élysée-Montmartre, situé un peu plus bas et il est bien rare d'y rencontrer l'étudiant qui, comme dit Rabelais, aurait *transfrété la Sequane*. C'est un bal du quartier et où la mère, je ne saurais dire si elle le fait sans danger, amène quelquefois sa fille.

De beaux arbres y développent leur feuillage et les tendres lilas y forment des bosquets dont la discrétion laisse deviner aisément tout ce qui soupire sous leur ombre. Des pavillons d'un riche style mauresque étalent sous la lumière flamboyante des becs de gaz leur architecture de planches et de carton peint et prennent à la nuit, à l'heure où tous les chats sont gris, un faux air de palais enchantés.

Le bal du Château-Rouge n'en est pas moins un des plus beaux de ce genre. M. Bobœuf, qui en a fait l'acquisition, moyennant 500,000 francs, y a dépensé en frais d'appropriation, d'installation spéciale et de décoration, la somme ronde de 300,000 fr. Trois cent mille francs! C'est ce qu'il en coûte ordinairement pour monter un grand opéra tel que *Robert-le-Diable* ou *Herculanum*.

Henri IV qui fit bâtir le *Château-Rouge* pour sa mie Gabrielle n'y avait point, à coup sûr, enterré tant d'écus. La résidence semi-royale était alors une construction en briques rouges. De là lui vient le nom que conserve encore aujourd'hui le bal du Haut-Montmartre.

La guerre étrangère et, après elle, la guerre civile, ont fait des loisirs aux musiciens et aux danseurs. Les célébrités chorégraphiques, les Brididi et les Rose Pompon du quartier ont dû céder la place aux réunions électorales et stratégiques d'abord, aujourd'hui au quartier général du Comité central de la garde nationale.

Le Château-Rouge, en effet, est, comme place d'armes, le trait d'union entre le parc d'artillerie des buttes Montmartre et celui des buttes Chaumont. L'état-major a l'œil sur les deux positions; il les tient, pour ainsi dire, sous la main.

C'est là que se tenaient, avant de se transporter à l'Hôtel-de-Ville et dans la journée du 18 mars, les membres du fameux Comité. La longueur de la rue de la Fontenelle les séparait seule de la rue des Rosiers, le 18 mars.

Le Château-Rouge actuel est un camp où sont réunis garibaldiens, mobiles, soldats, gardes nationaux qui ont reconnu le pouvoir du Comité. Ils vivent là, y font la *popotte*, y reçoivent leur solde. C'est de là que partent les aides de camp délégués, les ordres délégués, voire même les télégrammes délégués. Comme l'Hôtel-de-Ville, le Château-Rouge est transformé en officine armée de délégations.

La délégation est le *vade mecum* du Comité central.

Hors de la délégation pas de salut. Et ce n'est pas la première fois que le Château-Rouge est transformé en quartier général militaire. Il y a cinquante-six ans, Blücher s'y était installé avec son état-major. Sous les ombrages où avait aimé Henri IV, le général prussien rêvait le bombardement, l'anéantissement de Paris. Qui sait si ces mêmes ombrages, habitués aux éclats de rire des grisettes, n'ont pas abrité un nouveau Blücher.

MAC VERNOLL.

REVUE ANECDOTIQUE

CE QU'ON PEUT MANGER

(Suite et fin.)

« Inde. — Le régime alimentaire, dont la base est le riz, varie beaucoup, car certains animaux sont réputés immondes par quelques castes indiennes, tandis que d'autres les mangent sans répugnance ni scrupule. Les Valleyer recherchent les rats rôtis et les carias accommodés au beurre; les Keller mangent du gibier, tandis que les Koumoutivallou refusent tout ce qui a eu vie et s'abstiennent de toute liqueur fermentée.

« Les Southall, qui habitent les plaines du Bengale, mangent leurs bœufs, poules, porcs, pigeons, mais, à leur défaut, ils se contentent parfaitement de serpents, de fourmis, de grenouilles et de rats des champs.

« Dans le Cachar nord, on mange principalement l'éléphant, et les Kookies restent auprès du cadavre jusqu'à ce qu'il ait été consommé en entier, sans être éloignés par les effluves putrides qu'il dégage; ils salent et boucanent tout ce qu'ils ne peuvent consommer immédiatement.

« Au Malabar, quelques indigènes mangent les chauves-souris, d'autres recherchent les rats des cafés; mais presque toute la population apprécie surtout les chèvres.

« A Ceylan, quelques natifs mangent le singe; les Coolies se régalaient de rats frits dans l'huile ou rôtis. Le mets le plus exquis est un pied de jeune éléphant fortement épicé : c'est un mets divin.

« Arabie. — Le bas peuple ne dédaigne pas la chair de l'hyène. Dans les temps de disette, on fabrique des espèces de galettes avec des sauterelles



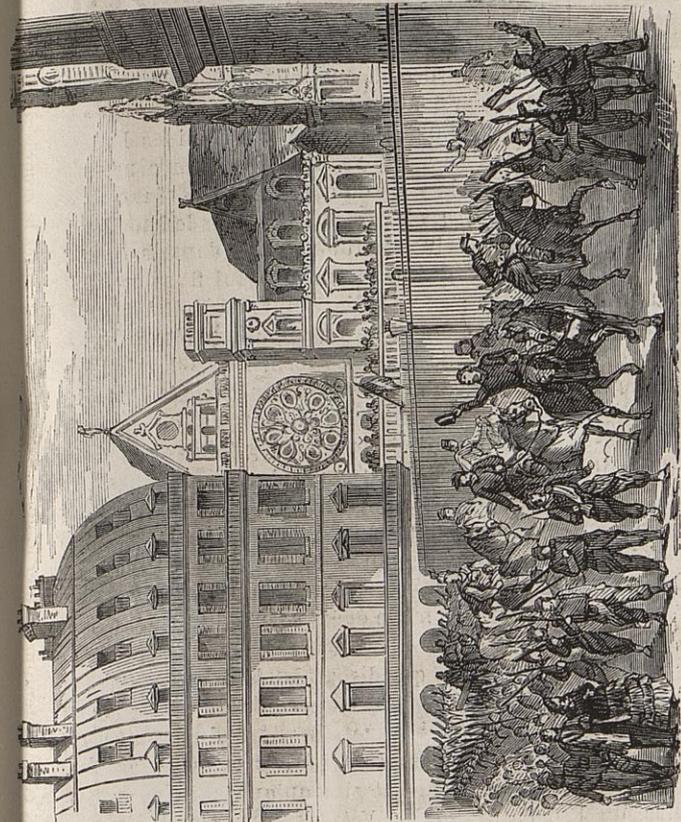
Intérieur du Château-Rouge, quartier-général de la garde nationale de Montmartre, où fut retenu prisonnier le général Lecomte. — (D'après le croquis de M. Sérib.)

esséchés et pulvérisés;

avoir la vertu de communi-
quer à l'héroïsme du courage

esséchées et pulvérisées; mais ce n'est pas la faim seule qui fait manger ces insectes, car en temps ordinaire on les sert sur les tables comme hors-d'œuvre.

« Malaisie. — Les naturels mangent presque tous les animaux de leurs forêts, depuis le singe, qu'ils chassent comme destructeur de leurs plantations de riz, et qu'ils dépouillent seulement de son poil, jusqu'au Gao-léopithèque, dont l'odeur n'a rien de repoussant pour eux, et à une grande chauve-souris, dont la chair blanche, délicate et très-tendre, a une saveur musquée qui leur est très-plaisante. Ils mangent aussi la chair du tigre, qu'ils considèrent comme un spécifique souverain contre toutes les maladies et qu'ils croient

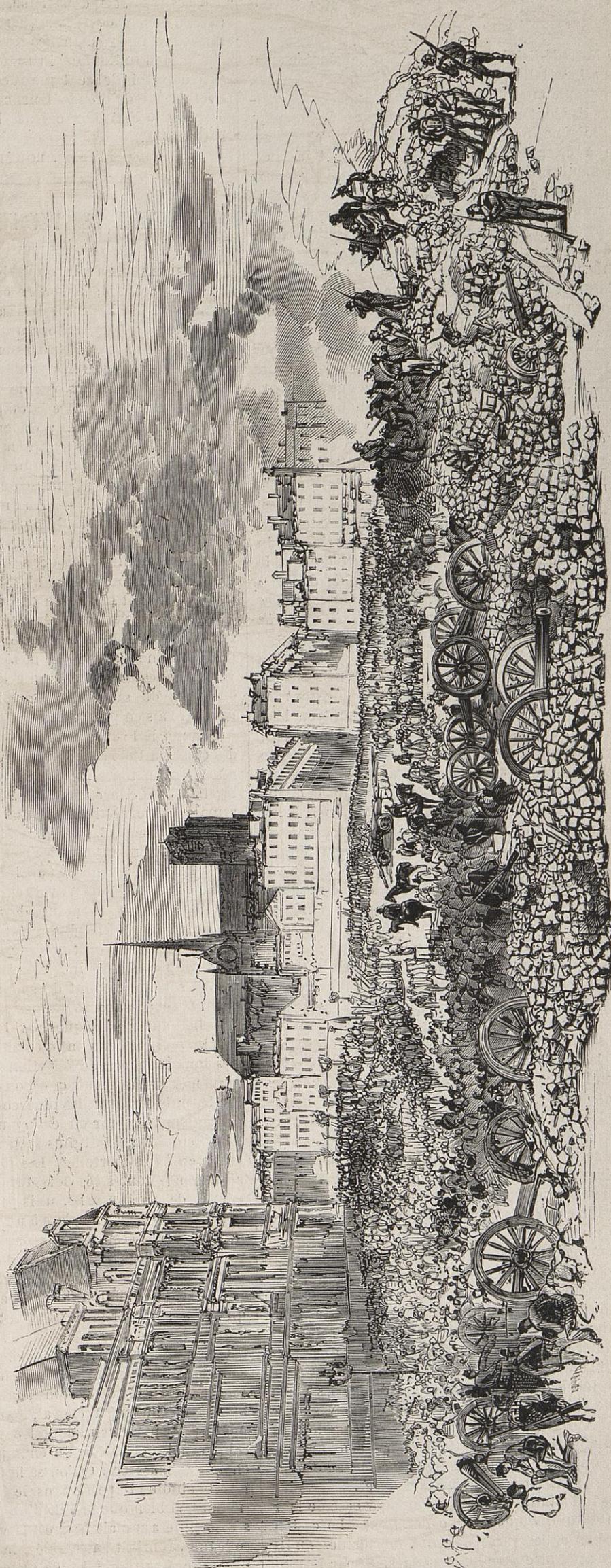


24 MARS. — La mairie de la place Saint-Sulpice occupée par la garde nationale du Comité.

avoir la vertu de communiquer à l'homme du courage et de la sagacité.
« Les alligators encore jeunes, les serpents et surtout les grenouilles, les sauterelles, et beaucoup de mollusques marins ou terrestres, fournissent aussi un appoint aux repas.

« Timor. — Ils font aussi des galettes assez nutritives avec des sauterelles pilées (Dampier).

« Philippines. — On trouve régulièrement sur les marchés des crevettes desséchées, des grenouilles (appréciées surtout des Européens), et l'Hydrocaurus sabaoter, grand saurien dont la chair passe, à Manille, pour jouir de propriétés restauratives très-puissantes, et dont la peau desséchée sert aux Chi-



LES TROUBLES DE PARIS. — Aspect de la place de l'Hôtel-de-Ville dans la journée du dimanche, 27 mars. — (Dessin d'après nature de M. E. Morin.)

Intérieur du Château-Rouge, quartier-général de la garde nationale de Montmartre, où fut retenu prisonnier le Général Lecomte. — (D'après le croquis de M. Sahib.)

nois à faire une de ces soupes gélatineuses, dont ils sont si friands.

« Nouvelle-Calédonie. — Les Néo-Calédoniens ont une alimentation presque exclusivement végétale, et, outre le *taro*, ils consomment divers fruits auxquels ils ajoutent quelques mollusques. Quelquefois les indigènes font, au clair de lune, une chasse active à de grandes chauves-souris, dont la chair fortement musquée, est un objet de régal pour eux. Ils consomment aussi les rogues du *salmo couleri*, imprégnées d'huile rance et dont l'odeur des plus nauséuses ferait reculer tout autre qu'un Néo-Calédonien; ils dévorent également un grand nombre de grosses araignées après les avoir rôties à la flamme. Pour compenser ce que leur alimentation ordinaire a de trop végétal, ils y ajoutent, à l'occasion, la chair humaine.

« Les Néo-Calédoniens, anthropophages, pour subvenir à leur alimentation insuffisante par leurs végétaux, auxquels ils ajoutent quelques poissons et mollusques, ont au sujet de cette nourriture des idées sensualistes particulières : « La chair des Européens leur déplaît, elle a une odeur et un goût désagréables; la chair de l'homme du littoral vaut mieux, pourtant elle sent le poisson; la chair des gens de l'intérieur, qui n'usent que de végétaux, est la plus estimée. Le palais de l'anthropophage est d'accord avec nos usages basés sur la physiologie du goût : nous ne mangeons pas de carnivores, et la chair des herbivores est reconnue la plus délicate, la plus facile à digérer. » (E. Vinson, *Éléments d'une topographie médicale de la Nouvelle-Calédonie et de l'île des Pins*, 1858.)

« Australie. — Les naturels, qui se repaissent de tous les animaux qu'ils rencontrent, rôtissent les produits de leur chasse aussitôt qu'ils sont en leur possession, car ils détestent la viande qui n'est pas, pour ainsi dire, pantelante, et quelquefois même ils jettent tout vivants dans le brasier les opossums (*Phalangerista vulpina*), dont ils recherchent la chair, et dont ils apprécient surtout les jeunes, pris dans la poche de la mère. Jusqu'à l'arrivée des Européens, n'ayant pas de vases susceptibles d'aller au feu, ils ne connaissaient pas les aliments bouillis, mais aujourd'hui ils raffolent des soupes. Toutes les espèces de kangourous, grandes ou petites, dont la viande est peu grasse, mais est aussi bonne que celle du bœuf ou du veau, entrent dans leur alimentation : les Européens préfèrent la queue, riche en gélatine, qui donne une soupe délicate; les naturels recherchent surtout la tête, et font cuire l'animal entier sous un lit de pierres qui sert de foyer. Ils mangent aussi le chien sauvage, le *flying fox*, chauve-souris qui dévaste les vergers des colons, mais dont la chair grasse et délicate est très-goutée des voyageurs; les *wombats*, dont la chair a le goût du porc, aux usages duquel les colons les substituent; toutes les espèces de rats et de souris qu'ils peuvent rencontrer. Les indigènes sont aussi très-friands de larves d'insectes qui vivent dans les *eucalyptus*, et auxquels ils trouvent une saveur douce et crémeuse (Bidwell); les larves de termites, de chenilles de diverses espèces, etc. Il y a un papillon, qu'ils nomment le *bugong*, et qu'ils mangent cru ou qu'ils boucaient pour le conserver. Cet insecte, très-huileux, a le goût de noix et détermine, chez les indigènes qui commencent à s'en nourrir, des accidents éméto-cathartiques très-violents, qui cessent après plusieurs jours : une fois ce premier effet passé, cet aliment détermine rapidement l'engraissement des naturels. C'est du reste un résultat ordinaire chez eux, que d'engraisser à la suite de l'ingestion des papillons ou des larves, avec lesquelles ils font des purées. Ils sont également très-amateurs de larves (*bardi*) fortement aromatiques, qu'ils récoltent dans les troncs de *xanthoreea hastilis* et qu'ils croquent crues ou rôties.

« Les indigènes de Somerset ont pour base de leur alimentation quelques racines, et, quand l'occasion s'en présente, les rares poissons ou tortues qu'ils peuvent atteindre avec leurs zagaies. Si par hasard quelque requin ou marsouin (*hali-hore australis*), ballotté par les flots, vient à échouer sur le rivage, il devient l'occasion de festins où chacun ingurgite gloutonnement d'énormes lambeaux de chair pourrie (Dr E. J. Haran).

« Les naturels d'Adélaïde, qui vivent presque exclusivement de mollusques et de vers des marécages, ont une répugnance invincible pour la chair des buffles, qui ont été introduits dans leur pays : si quelquefois ils tuent quelques-uns de ces animaux, c'est en vue de prendre leurs cornes, et ils en abandonnent la chair aux chiens. Ils ne fument ni ne boivent (???) »

LORÉDAN LARCHEY.

COMMENT LES PEUPLES PÉRISSENT

Nous croyons avoir touché le fond de l'abîme, ce fond s'est rouvert; l'abîme recouvrait un autre gouffre plus profond encore. Des ravages de l'invasion, nous roulons dans les horreurs de la guerre civile. Les cercles de notre enfer se resserrent comme ceux du Dante. Des présages effrayants pareils à des oiseaux funèbres, planent autour de la France. On prononce sur elle le nom de la Pologne, on lui prédit des destins semblables; on croit retrouver dans son agonie les mêmes symptômes d'un mal incurable. Écartons ce sinistre augure; mais, pour ne pas mourir comme elle, rappelons nous comment la Pologne est morte. — Au moyen âge, la magie avait des miroirs prophétiques qui reflétaient l'avenir. Placé devant le miroir fatal, l'homme prédestiné à une fin tragique se voyait tel qu'il serait à son dernier jour, percé d'un glaive ou d'un poignard, tombant sur un champ de bataille ou décapité sur un échafaud. Menacé d'une mort violente, que la France se mette en face de la Pologne, comme devant ce miroir funèbre. En y voyant la catastrophe d'un grand peuple évoquée en traits de sang par l'histoire, elle apprendra peut-être à s'en préserver.

Comme la France, à qui elle ressemble par bien des côtés, la Pologne est une nation noble et généreuse entre toutes. Son histoire a l'air d'une légende, tant elle est sublime. On croirait lire un roman de chevalerie racontant les aventures d'un peuple de preux. Si politique était un dévouement perpétuel. Pendant des siècles elle a couvert de son corps l'Europe menacée par les invasions musulmanes. Si la Pologne n'avait été là, veillant en sentinelle, le sabre au poing, devant les barbares, il n'y aurait peut-être plus d'Europe aujourd'hui. Le vent de l'Islam l'aurait bouleversée.

Ce peuple magnanime s'était fait un gouvernement à son image, tout de spontanéité et de libre arbitre, tenant aux royaumes par la couronne de son chef, aux républiques par les prérogatives de ses citoyens, retrempeant ou renouvelant ses dynasties dans la source de l'élection. C'était là un gouvernement idéal, mais que pouvaient seules soutenir les plus fortes et les plus constantes vertus du patriotisme. Le jour où cet appui lui manqua, l'anarchie qu'il recelait sous sa grandeur apparente, éclata en folies mortelles. Les bases de l'Etat s'éroulèrent; toutes les lois furent déracinées. Cet empire de purs esprits, unis par la bonne volonté et par la concorde, fit place à un pandémonium de factions déchirées par d'affreuses luttes intestines. Ce jour-là fut le *Dies iræ* de la Pologne, le prologue de la tragédie lugubre qui se déroula par son meurtre. Sa condamnation au démembrement atroce qu'elle a subi par la suite, y fut prononcée par la destinée.

Qu'on s'imagine, en effet, l'élection royale passant de l'élite élue de la Diète à une démocratie nobiliaire composée de cent mille gentilshommes délibérant en masse, à cheval, dans une plaine immense; ce parlement équestre votant à coups de sabre et faisant parfois du champ des comices un champ de massacre. Qu'on se figure encore l'unanimité absolue imposée dans les délibérations nationales, si bien que le *Veto* d'un seul nonce, d'un seul député annulait de droit la volonté de tous ses collègues, rompait l'assemblée, la prorogeait indéfiniment et fixait au sein de l'Etat les abus qu'elle en aurait extirpés. Armé de ce *Veto* insensé, un ivrogne, un fou, un factieux, vendu parfois à l'ennemi ou à l'étranger, pouvait frapper d'inertie l'activité de toute la nation. Ce seul mot sorti de sa bouche : *Nie pozwalam*. « je ne consens pas ! » plon-

geait et replongeait le pays, comme une formule magique, dans une léthargie pareille à la mort. Le plus souvent, après avoir prononcé cette parole impie, le sacrilège s'évadait précipitamment de la Diète, comme un bandit fuit le temple où il vient de commettre un crime. Mais son forfait n'en avait pas moins force exécutoire. La patrie, qu'il avait blessée, se reconnaissait légalement atteinte; elle maintenait le fer planté dans sa plaie.

Le désordre, glissé dans les Diètes, s'y installa bientôt en tyran. Il eut ses règles, sa stratégie, sa tactique, ses aphorismes pervers. L'art d'y exciter les tumultes se résuma par ce proverbe : « Souffler dans la ruche pour mettre les mouches en furie; » celui de faire perdre son temps à l'assemblée par les clameurs des discussions vaines, de façon à ce qu'elle arrivât au terme de sa durée, sans avoir pu rien conclure, s'appelait : « Traîner les Diètes. » Lorsqu'un parti venait camper en armes sous les murs de la ville où elle tenait ses séances, cela se nommait : « Tenir la Diète sous le bouclier. » L'anarchie, ainsi fortifiée, entra dans la constitution de l'Etat qui la reconnut et lui fit sa part. Sous le titre de : « Confédération », le droit à la guerre civile fut inauguré. Au premier prétexte, des insurrections, liées par un serment, se levaient, sous la dictature d'un chef proclamé, arrêtaient les lois et s'emparaient à main armée du pouvoir. Ces ligueurs furent quelquefois légitimes et se dressèrent pour de justes causes; mais souvent aussi elles ne furent que des émeutes enrégimentées. Leur soulèvement toujours possible tenait, d'ailleurs, l'Etat sous la menace incessante de la sédition. Comme le convive antique, la Pologne s'agitait sans trêve, sous trente mille épées suspendues sur elle par un léger fil.

A mesure que disparaissaient les vertus antiques, les vices implantés au cœur du pays y développaient leurs ravages. Les nerfs du corps social, tendus à outrance, se brisèrent ou se relâchèrent; sa vie sociale ne fut plus qu'une suite de convulsions déchirantes. Le *Veto* dispersait les Diètes, aussitôt rompues que formées. A peine élu, le roi devenait l'ennemi du Parlement qui l'avait nommé, s'il ne se faisait son esclave. La noblesse lui défendait de bâtir des forteresses ou d'entourer les villes de remparts, de peur qu'il ne s'en servît pour la dominer. La Pologne, en proie au vertige, se démantelait de ses propres mains. L'indiscipline avait passé dans l'armée, héroïque toujours, mais désordonnée. Ce n'était plus qu'une chevalerie éparse et confuse, brave jusqu'à la folie, illuminant d'éclairs un champ de bataille, mais incapable de soutenir la tactique solide et tenace de la guerre moderne. Dès 1751, un historien écrivait ces lignes, qui prédisent : « Les nobles sont le bouclier de la Pologne, et ils n'en veulent point d'autres. L'armée qu'ils composent leur tient lieu de forts et de citadelles, et, sans doute, ce rempart leur suffirait aujourd'hui, comme autrefois, s'ils avaient changé leur façon de combattre, en même temps que leurs voisins se sont défaits de la leur. A présent, dans toute l'Europe, les armées ne font plus qu'un seul corps; les Russes sont les derniers qui ont connu le prix de cette méthode. Les Polonais seuls la négligent; ils volent confusément au combat. Les nations qui les environnent n'ont qu'une milice composée de ceux de leurs sujets les moins distingués; mais leur discipline est exacte et les rendra toujours vainqueurs des Polonais, jusqu'à ce que ceux-ci apprennent que, de nos jours, une armée de héros sans ordre ne saurait valoir une armée d'hommes ordinaires qui savent se soumettre et obéir. »

Pendant, en face de ce noble peuple si cruellement divisé, une puissance voisine s'était amassée, formée d'éléments contraires, et qui se dressait contre lui comme une gigantesque antithèse. La Pologne poussait jusqu'à l'idolâtrie le culte de la liberté personnelle, la Russie portait jusqu'au fétichisme l'obéissance passive à ses principes. Le boyard, empalé par Yvan-le-Terrible, qui pendant son agonie de deux jours, s'écria jusqu'au dernier souffle : « Dieu sauve le tzar ! » personnifiait d'une façon tragique la servilité native de sa race. Tant que le Knez de Moscovie, comme on l'appelait, plutôt asiatique qu'européen, se débattit dans ses

steppes qu'envahissaient les Tartares, la Pologne put le mépriser et le vaincre. Au dix-septième siècle, la Russie, pour l'Europe, existait à peine. Louis XIV hésitait à traiter d'atlas ce monarque sauvage et baroque comme une idole primitive qui, lorsque les ambassadeurs venaient à sa cour, changeait de mitre tous les jours pour les éblouir. Un écrivain du temps en parlait comme il aurait fait d'un chef de Hurons. — « Le Knez, disait-il, est fort riche; il est seigneur et maître absolu de toutes choses; ses sujets chassent aux fourrures. Il prend pour lui les meilleures peaux et les plus chères, et se fait sa portion à sa volonté. »

Mais, de siècle en siècle, cet empire, si lointain qu'il en était presque fabuleux, prenait une réalité énorme et terrible. Après avoir débordé sur l'Asie, il avançait vers l'Europe. En gardant sa vieille âme mongole, il s'assimilait tous les arts pratiques de la civilisation matérielle. Ses hordes se transformaient en armées modernes, une hiérarchie inflexible cimentait ses masses faites pour l'esclavage, et leur imprimait une force écrasante. Pierre I^{er}, surgissant à sa tête, de toute la hauteur d'un grand homme barbare, entraînait violemment dans la politique de l'Europe et y faisait sa trouée. Au premier pas qu'il fit, il rencontra la Pologne : c'était l'avant-garde de l'Occident, la barrière qui l'en séparait, et qu'à tout prix il fallait briser. Pour que la Pologne pût soutenir ce choc redoutable, l'héroïsme ne suffisait pas; il aurait fallu l'ordre de la phalange, l'union du faisceau, l'inébranlable concorde des armes et des âmes, cette fraternité de légion sacrée contre laquelle vinrent échouer en Grèce les armées serviles de Xerxès. Mais, à cette époque l'anarchie l'avait déjà à moitié dissoute. Ce fut la lutte d'un tourbillon contre une avalanche, d'un éparpillement contre une fixité.

L'histoire n'a pas de plus effrayante leçon que celle de l'agonie de cette nation généreuse violée, torturée, démembrée, pendant tout un siècle, avec un art infernal. On y apprend comment les peuples périssent, lorsqu'ils laissent leurs forces vives se désaccorder et se rompre. — « Quand un homme devient esclave, dit Homère, les dieux lui enlèvent la moitié de son âme. » Une nation tombe d'elle-même dans la servitude, quand son âme, en se divisant, la mutilé, et lui fait perdre, avec l'équilibre, le point d'appui de la résistance.

Dès Pierre I^{er}, la Pologne subit l'intrusion étrangère dans toute sa rigueur. Les factions mettent la royauté à l'encan, et l'adjuvent au prétendant le plus riche et le plus prodigue. Ce roi, nommé aux enchères, se vend ou se donne, pour garder sa place à un protecteur. Charles XII a son vassal, Stanislas; le czar a le sien, Auguste de Saxe. Les deux rivaux se battent et se détrônent tour à tour; la victoire reste à Auguste, le candidat russe, qui remplit sa mission de roi corrupteur. La Russie profite de ses interventions incessantes pour habituer la Pologne à la violation de son territoire. Ses armées

y campent et s'y éternisent. Par le ravage, elles font sur elle la terreur; par le pillage, elles la ruinent et elles l'éteignent. Arrive la Diète muette qui rend au czar l'épée de la patrie. Ce vaste royaume doit réduire ses troupes à dix-huit mille hommes : une garnison au lieu d'une armée.

Mais c'est sous Catherine II que l'œuvre de mort se consomme, dissolution patiente et savante, opérée comme par un empoisonnement politique. Sous prétexte de tolérance religieuse, de protection des dissidents exclus des emplois, Catherine circonviert et investit la Pologne. Elle met sur son trône un gentilhomme sorti de son alcôve, Stanislas Poniatowski, son ancien amant, monarque dérisoire, fantôme de roi qu'elle évoque et qu'elle révoque à son gré. Le pays sentant son péril, veut abolir ses coutumes barbares, se régénérer par de fortes lois. De concert avec la Prusse, qui a sa part marquée dans la proie future, Catherine s'oppose à cette réforme, au nom de la liberté. Elle le rive à son antique anarchie, elle lui enjoint de maintenir ce Veto funeste qui paralyse la vie nationale. Une Confédération se lève, cette fois légitime et sainte; elle est vaincue après une lutte acharnée. Un premier démembrement châtie la Pologne mourante, coupable d'avoir voulu guérir et revivre. La Diète, dite d'enterrement, délibérant sous les canons russes braqués contre l'Assemblée, vote en silence sa mutilation.

Vingt ans plus tard, la Pologne tente un nouvel effort; elle décrète une constitution qui substitue l'hérédité à l'élection, admet les bourgeois aux droits politiques, abolit le Veto, met les paysans sous la protection de la loi. La Russie, la Prusse et l'Autriche accourent à ce bruit de résurrection, tombent sur la morte qui se redresse et la refoulent au sépulcre. Une autre Diète funèbre, cernée par des baïonnettes, décimée par l'enlèvement en Sibérie des opposants patriotes, prise par la famine, adhère au second partage. Le troisième jour, quand l'Assemblée tombe en défaillance, un général russe monte au trône du vieux roi presque évanoui d'inanition, met un crayon dans sa main tremblante, et lui fait signer l'acte mortuaire du second partage. La défaite de l'insurrection de 1794 qui immortalisa Kosciusko, scelle sur la Pologne, avec le démembrement final, la pierre du sépulcre. Trois fois elle l'a soulevée par des efforts héroïques, trois fois elle est retombée plus lourde et plus fatale sur sa tête. Un miracle historique peut seul l'en tirer.

A travers les diversités et les dissemblances, la situation de la France est à l'heure présente, aussi tragique que celle de la Pologne. La France a sa Russie dans la Prusse. Un monde barbare s'est formé près d'elle, muni de toutes les armes et de tous les progrès de la destruction. Il lui a infligé d'épouvantables défaites; ses frontières arrachées mettent son cœur à nu; son génie militaire semble pour le moment s'être retiré d'elle. Comme la

Pologne la France contient des germes mortels qui la détruiront infailliblement si elle ne les extirpe à temps de son sein. Tirée en sens divers par la République et par trois dynasties rivales, elle subit en quelques sortes, le supplice de l'écartèlement politique. La révolte perpétuelle de ses minorités contre le gouvernement de la loi, n'est ni moins impie ni moins pernicieuse que le Veto polonais. Un premier démembrement l'a cruellement mutilée; le second viendra, le troisième ensuite, si, tombée géante à terre, elle s'agite dans l'anarchie au lieu de se relever dans la stabilité et dans la concorde. La Prusse fomentera ses partis, attisera ses haines, lancera ses émeutes; puis, sous prétexte de police sociale, elle installera l'invasion sur son territoire. Au moment venu, la Prusse prendra le monde à témoin que ce peuple incorrigible doit être asservi. Elle lui imposera peut-être un prince tributaire, vassal casqué d'une couronne, chargé de monter sa garde et de lui tenir les portes ouvertes. L'Europe prise de dégoût ou d'effroi laissera tout faire. Le mépris étouffera les sympathies qu'elle nous garde encore. Elle s'accoutumera à l'idée d'une France dépecée, et ne pensera plus qu'à être admise au partage. L'ordre régnera à Paris comme à Varsovie.

Une légende raconte que Kosciusko, tombant à Podzamec, sous les coups de lance des cosaques, traça sur la neige ces mots fatidiques : *Finis Poloniae*. Si la France, meurtrie et blessée, perd, dans les convulsions de la guerre civile, la vie qui lui reste, c'est sur une boue sanglante que son dernier combattant écrira l'épithète de la patrie morte.

(Liberté.)

PAUL DE SAINT-VICTOR.

DÉPART DES DERNIERS MARINS

De tous les défenseurs de Paris, les marins, sans contredit, sont les plus populaires.

S'ils ne se sont pas trouvés à la gloire qu'aurait pu nous donner le succès de notre longue résistance, nous leur devons ce témoignage qu'ils se sont trouvés à la peine.

Ils ne se sont pas épargnés.

Casernés pendant cinq mois dans les forts, ils ont constamment tenu l'ennemi à une distance respectueuse de nos murailles. Grâce à leur habileté dans l'art du pointage, ils ont, de nuit et de jour, envoyé sur les travaux prussiens et sur leurs troupes, quand par hasard elles se montraient, leurs bombes et leurs obus avec une précision à laquelle les Allemands sont payés pour rendre justice.

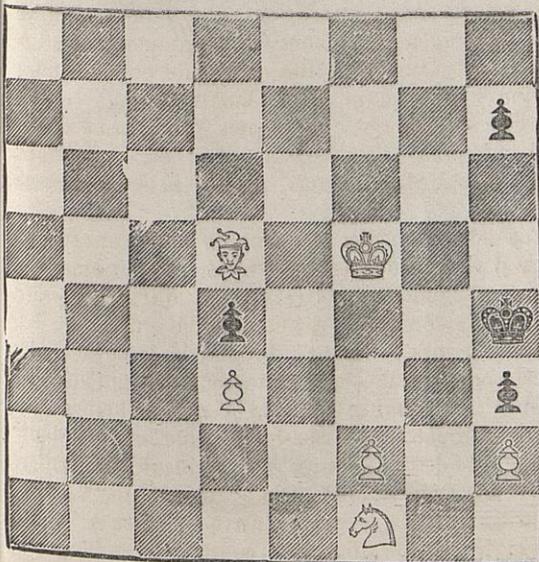
Aux batteries de l'enceinte, leurs pièces ont tout autant fait merveille.

Quand il s'est agi d'aller en expédition, comme dans la seconde affaire du Bourget, leur brillant courage les a signalés à l'admiration de

ÉCHECS

PROBLÈME N° 365

COMPOSÉ PAR M. FEYERFEIL



Les blancs font mat en cinq coups.

Solution du problème n° 363.

- 1. F 1 CD
- 2. D 6 CD, échec
- 3. P 4 D, échec et mat

(1)

- 3 D 2 C, échec et mat.

- 1. R pr. C
- 2. R 4 R (1)

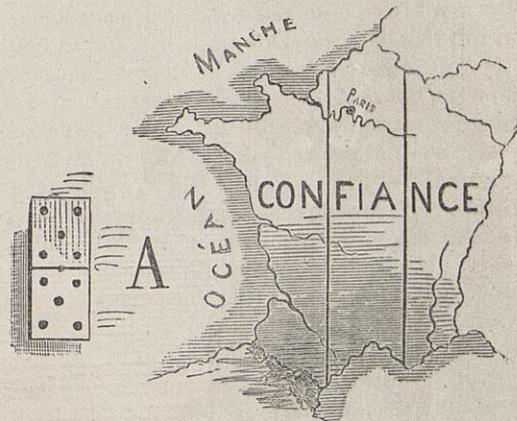
- 2. R 6 F

Le problème n° 362 a effectivement, comme plusieurs de nos correspondants en ont fait la remarque, une solution en deux coups commençant par F 3 FD.

Nous reprendrons dans le prochain numéro les mentions habituelles à la suite des solutions, et, quand il y aura lieu, notre petite correspondance avec les amateurs d'échecs.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes.
Petits éléments des Codes français, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.
 Envoyer le prix en timbres-poste à l'administrateur de *Monde illustré*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La France est dans le plus grand désastre, mais s'en relèvera.

tous. Dédaignant le chassapot, qu'ils portaient en bandoulière, on les a vus prendre les Bavarois à l'abordage, leur courir sus la hache haute et les abattre par douzaines.

Avec leurs canonnières, ils faisaient sentinelle sur tout le parcours de la Seine, défendant, toujours efficacement, le point menacé, ou bien contrebattant avec un énergique entrain les positions menaçantes.

Partout où ils ont été employés pendant le siège, les marins ont fait des prodiges d'habileté, d'audace et de courage.

Le peuple de Paris, en admiration devant ces loups de mer que le service de terre ne saurait métamorphoser en moutons, en a fait ses enfants gâtés. Il a voulu, en témoignage de sa reconnaissance pour de si éclatants services rendus, élever un monument qui rappelle leurs glorieux faits. Il a offert de frapper pour eux des médailles commémoratives. Les marins ont décliné ces offres de la gratitude parisienne, se trouvant assez riches du témoignage de leur conscience qui leur certifie qu'ils ont noblement fait leur devoir.

Ils ont quitté Paris, heureux d'avoir fait tout ce qu'un vaillant soldat peut faire pour son pays.

Ceux de Brest, comme ceux de Cherbourg, comme ceux de Toulon, ont rejoint leur port d'embarquement.

Les uns s'en vont, calmes et



Nos marins traversant Paris, le jour de leur départ. — (D'après nature par M. Vierge.)

silencieux, par détachement, marchant par quatre, accompagnés de leurs officiers. Nous en avons vu passer plusieurs escouades, et, examinant de près toutes les physionomies, nous avons eu beau chercher, nous n'avons pas trouvé une seule figure insignifiante. Toutes ont un type particulier, révèlent un caractère.

Ils s'acheminent tranquillement vers les gares de l'Ouest, pour gagner l'Océan.

Les autres, ceux qui se dirigent sur la gare de Lyon, pour rejoindre la Méditerranée, sont plus expansifs. On sent qu'ils emportent toujours sous leur béret le caractère méridional. Ils sont plus gais, ils chantent.

Montés sur la prolonge qui emporte leurs bagages, ils ressemblent à des grappes qui enguirlanderont la voiture. On dirait une scène de vendanges du Midi, ou bien l'épisode des *Moissonneurs*, de Léopold Robert.

Leur gaieté se comprend. Après six mois de dures fatigues dans les pluies, les glaces et les neiges, ils vont revoir leur chaud soleil, leur ciel d'un bleu fixe.

Ah! qu'ils soient heureux, tous ces braves marins, et ceux qui vont reprendre leurs courses sur l'Atlantique, et ceux qui vont naviguer sur les côtes d'Orient et d'Afrique.

Notre reconnaissance, avec bien d'autres choses, leur dit bien ce souhait d'adieu.

LÉO DE BERNARD.



LES DÉFENSEURS DE PARIS. — Départ des derniers marins par la gare de l'Ouest. — (Dessin d'après nature de M. Sahib.)